

La revue catholique des idées et des faits

UT SINT UNUM.

RONDÉE LE 25 MARS 1921
sous les auspices de
CARDINAL MERCIER

Directeur : L'ABBÉ R.-G. VAN DEN HOUT

SOMMAIRE

Portrait d'un grand Européen

Ne rien relâcher!...

Les écrivains et la politique

Libres propos...

En quelques lignes...

John Wesley, anglican schismatique malgré lui

La lecture de « Bérénice » par Jacques Copeau

Propos superflus et hors de saison sur les études
d'humanités

Problèmes actuels : A propos d'alliances

La voix de nos Evêques :

Sur la Souffrance, par S. Exc. Mgr Heylen

Comte Gonzague de REYNOLD

S. Exc. Mgr LADEUZE

Robert POULET

TESTIS

Agnès de la GORGE

Paul WERRIE

Dom Paul DE VOOGHT, O. S. B.

Hilaire BELLOC

Louis PICARD

Bruxelles, 57, rue Royale

TW. 17.20.50

Compte-chèque postal 489.16

Banque de Reports et de Dépôts

SOCIÉTÉ ANONYME

Siège social : BRUXELLES, rue des Colonies, 11

Capital : 50,000,000 francs

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE ET DE BOURSE

Comptes de Chèques
Comptes de Quinzaine à Taux Variable
Prêts sur Titres

Coffres-Forts
Dépôts de Titres et de Valeurs
Lettres de Crédit

Bureaux de Quartier :

Rue du Midi, 8, Bruxelles;
Rue de l'Autonomie, 2, Anderlecht;
Parvis Saint-Gilles, 33, Saint-Gilles;
Square Sainctelette, 17, Bruxelles;
Boulevard Bischoffsheim, 38, Bruxelles;

Rue du Balili, 79, Ixelles.
Place Liedts, 18, Schaerbeek;
Rue des Tongres, 62, Etterbeek;
Rue Général Leman, 8, Etterbeek;

LES PROJECTEURS CINÉ BOLEX - PAILLARD

FABRICATION SUISSE DE HAUTE PRECISION

LES BIFILMS ET TRIFILMS
de l'avis des Spécialistes les plus autorisés,
sont ceux convenant le mieux au

CINÉMA ÉDUCATIF

Agents pour la Belgique et le Grand-Duché

CINAMEX S. p. r. l.
21, av. aux Camélias, MERXEM (Anvers)

Hermétisation métallique et SYSTÈME BREVETÉ Calfeutrage

Suppression radicale de tous courants d'air passant en dessous et par les jointures des portes et fenêtres.

Nos joints en bronze sont d'une efficacité **ABSOLUE** et **GARANTIE** parce qu'

ILS S'ENCASTRENT DANS LE BOIS

Suppression des poussières et infiltrations d'eau empêchent déperditions de chaleur et font réaliser économie de combustible de 25 à 30 %.

Procédé **INVISIBLE, DURABLE et HYGIÉNIQUE.**

Prix forfaitaire pour Namur et environs, 8 fr. le m. courant placé.
Guillotines, 10 fr. Belgique : 1 fr. en plus sur ces prix,

L'HERMÉTISATION, 38, rue Julien Coleon

Salzennes (NAMUR)

Compte Chèque Postal : 128.886

A chacun son chocolat.

MARTOUGIN

est celui des vrais amateurs.

N'écoutez pas ce que les concurrents racontent.
LA MACHINE A COUDRE

SINGER sera toujours
la meilleure

FACILITÉS DE PAIEMENT

La Compagnie **SINGER** assure le travail à 1,000 Placiers,
Employés et Ouvriers, uniquement BELGES

Plus D'UN MILLION DE machines à coudre **SINGER**
en activité en Belgique

Nos anciens clients peuvent s'adresser dans tous nos Magasins
et à tous nos Représentants pour l'obtention d'un BON pour la
réparation gratuite de leur machine à coudre **SINGER** de famille.

SIÈGE SOCIAL : rue des Fripiers, 31, Bruxelles.

Fournisseurs brevetés de la Cour.

Succursales, dépôts et Agents dans toutes les villes du pays.



ENTREPRISES GÉNÉRALES DE TRAVAUX

Maurice Lemaine

Maison fondée en 1876

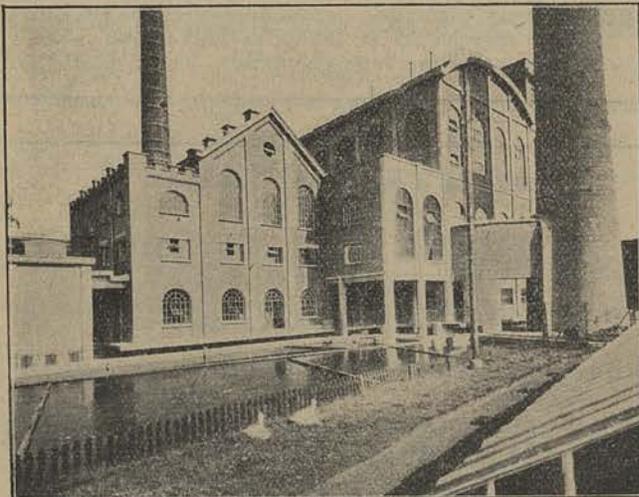
Toutes constructions :

Béton armé — Maçonneries — Parachèvement
Travaux industriels — Habitations — Sillos à fourrages

**Abris en béton armé
contre gaz et bombardements**

ÉTUDES ET DEVIS SUR DEMANDE

130-132, avenue de Schaerbeek, VILVORDE — Tél. 51.02.43



Papeteries de Saventhem — 1938-1839

Chaufferie centrale électrique - cheminée de 64 mètres
Cabines pour transformateurs

POUR LA COUTURE
N'EMPLOYEZ QUE

LA SOIE A COUDRE
CORDONNET POUR BOUTONNIÈRE

" Au Baton "

OU

LES SIMILI-SOIES

" La Bella "

ET **" Opera "**

2 fils

CE SONT LES MEILLEURES

POUR REPRISER

La Nouvelle

ET

" Sepco "

LAINES MAMY¹/₂

CE SONT DES PRODUITS S. E. P.

Fabrication belge En vente dans toutes les merceries

MAZOUT



Le meilleur combustible pour votre

CHAUFFAGE CENTRAL

Qualité, Service, Conseils techniques

TOUT EST DE PREMIER ORDRE CHEZ :

BELGIAN GULF OIL C^Y S^{TE} A^{ME}, 99, avenue de France, Anvers

PHENIX WORKS

Soc. Anon.

FLEMALLE-HAUTE (Belgique)

TOLES GALVANISÉES ONDULÉES POUR TOITURES
TOLES GALVANISÉES PLANES, TOLES PLOMBÉES.
FEUILLARDS GALVANISÉS.
CHENEAUX, GOUTTIÈRES, TUYAUX DE DESOENTE
ARTICLES DE MÉNAGE GALVANISÉS.
ARTICLES DE MÉNAGE ÉMAILLÉS.

S.A. H. & O. DE CRAENE

WAEREGHEM (Belgique)

Céruse par procédé hollandais

Blanc de Zinc — Minium de plomb

Litharge — Mine-orange

Couleurs - Vernis - Emaux

Établissements
M. DELVIGNE

Bureaux et Magasins : 38 à 42, rue Dewez, NAMUR

Usine : Saint-Marc (Namur)

Téléphone : 302 Adr. télégr. : Delvigne 302 Namur

Vernis gras et synthétiques -
Vernis à l'alcool - Émaux gras
et synthétiques - Standolie à
l'huile de lin, à l'huile de Bois de
Chine - Couleurs broyées et pré-
parées - Siccatis - Gommés
ester - Copal ester - Antirouille
Linoléates, Résinates - Email :
LUXOR - BLANC AMÉRICAIN
Hydrofuge

LA CERUSITE blanc spécial, solidité
de la céruse, spécial pour extérieur, résiste
à l'air salin.

LUXORINE : Couleurs à l'eau lavables
Seul fabricant de l'email « LUXOR »

SOCIÉTÉ ANONYME DES ATELIERS DE CONSTRUCTION
ET DE GALVANISATION

SAUBLEINS

20, rue Wattelar, à JUMET Téléph. Charleroi 509.94

Tôles galvanisées, planes ou ondulées, droites ou cintrées. —
Toitures en tôles ondulées, droites ou cintrées. — Chéneaux,
gouttières, tuyaux de descente et tous les accessoires de toitures.
— Clôtures en tôles ondulées galvanisées. — Garage pour vélos.

Constructions métalliques. — Charpentes en fer.

Chaudronnerie en fer et en cuivre. réservoirs.

Tuyaux pour charbonnages (canars). Tuyauteries en toles
galvanisées.

GALVANISATION à façon de petites et grosses pièces.
GALVANISATION RICHE A CHAUD

SOCIÉTÉ ANONYME de Produits Galvanisés
et de Constructions Métalliques

Ancienne firme J.-F JOWA, fondée en 1851, LIÈGE

Bâtiments coloniaux en tôle ondulée galvanisée

Spécialité de toitures pour Eglises,

Missions, Bâtiments d'administration

ENVOI DE L'ALBUM ILLUSTRÉ SUR DEMANDE

Tôles galvanisées planes. — Tôles galvanisées ondulées
pour toitures, planchers, parois, tabliers de ponts, etc.

Fers marchands et feuillards galvanisés.

Réservoirs galvanisés.

REMISE A NEUF DES FAÇADES

par le

SILEXORE L. M. de Paris

Peinture à base inaltérable sur ciment sans brûlage

Protège les murs contre les intempéries. — Réagit à l'air
salin. — Appliquez facilement et économiquement.

Distributeur général pour
la Belgique

LES FILS LEVY FINGER

82-84, rue Edm. Tollenaere
BRUXELLES

Agent général pour le Hainaut
S. A.

Etabliss. FIDÈLE MAHIEU

86, aven. de Philippeville
MAROINELLE

NOMBREUX DÉPOSITAIRES

Demandez-nous le moyen d'obtenir gratuitement
le Manuel de la Décoration Plastique dans l'Art Moderne.

Clouterie & Tréfilerie des Flandres, s.a.

Gendbrugge-lez-Gand (Belgique)

Fils de fer et acier clairs, recuits, galvanisés, étamés, cuivrés,
pointes de Paris, clous de chaussure, crampons, rivets, boulons,
articles de boulonnerie à chaud, à froid; fil barbelé, treillis,
torons, grillages, feuillard, tous articles en fil de fer, toiles
pour moustiquaires.

Trellarmé, treillis soudé pour béton armé et pour routes.

Adresse télégraphique : Clouterie Gendbrugge.

Téléphone : 174.40 (5 lignes).

Compte chèque postal : 9841.

Registre Com. Gand : 283.

Fonderie JULES D'HEUR

69, rue Chapelle, Herstal

DIVISION CHAINES : Toutes chaînes genre Ewart, Gray, Ley, éprouvées à 3 fois, effort normal avant expédition

ACCESSOIRES : Roues, Godets, etc. GRAND STOCK

DIVISION FONDERIE : Toutes pièces en fonte malléable suivant plans ou modèles

Atelier de parachèvement

Société Anonyme Métallurgique d'ESPERANCE-LONGDOZ

Rue d'Harsoamp n° 60, à LIÈGE

Adresse télégraphique
Eldoz-Liège

Registre du commerce
Liège N° 12

Codes used : A.B.O. 4° et 5° éditions, Western Union Bentley

Fours à coke - Hauts fourneaux
Fonderies - Aciéries et Laminaires

Les Nouvelles Fonderies St-Hilaire

LOUIS ANTOINE

RUE DE LA MOTTE, 47, HUY

Téléphone : 636 HUY

Compte Chèq. Post. 97956

Fonte douce - Fontes spéciales - Petite mécanique
Ornements - Pièces suivant modèles
Tout pour la poêlerie

MEILLEURES RÉFÉRENCES POUR LA QUALITÉ
MOULAGE SOIGNÉ PRIX MODÉRÉS

S. A. Fonderie DEJAER

SCLESSIN

Télégr. : Dejaer-Solessin

Téléphone : 314.55

Broyeurs — Mélangeurs — Malaxeurs
pour toutes industries

Système breveté PIRLET-BRASSINE. — Pièces de rechange
pour broyeurs. — Toutes pièces en fonte

PARACHÈVEMENT

La Société Anonyme des Ateliers de Construction de JAMBES-NAMUR

(Anciens Établissements Th. Finet)

à JAMBES-NAMUR

A MIS AU POINT :

Un abri individuel résistant et économique
Un abri collectif avec sas à air
Des dispositifs pour renforcement des
planchers de caves

PRIX SANS ENGAGEMENT

ATELIERS DE LA DYLE

LOUVAIN

CHARPENTES MÉTALLIQUES
RÉSERVOIRS

Toutes constructions métalliques

EMBOUTISSAGE :

Pièces de toutes formes et dimensions

Tôles embouties pour abris

Bouteilles à acide carbonique

S. A. G. DUMONT & Frères

Usines à Plomb et à Zinc

— à SCLAIGNEAUX —

SCLAYN (Province de Namur, Belgique).

Adresse télégraphique :

Dumfrer Sclaigneaux Belgique.

Téléphone

Andenne 14 (quatre lignes)

ZINC OUVRÉ, en feuilles, tuyaux, couvre-joints, pattes, etc.
ZINC BRUT en lingots — PLOMB LAMINÉ — PLOMB,
TUYAUX — PLOMBES À SCELLER — SOUDURE D'ÉTAIN —
PLOMB BRUT en saumons — SIPHONS ET COUDES EN
PLOMB - LAINE ET FIL DE PLOMB - ACIDE SULFURIQUE
Arséniate de plomb - Sulfate de zinc - Cadmium électrolytique
Alun de potasse — Sulfate d'alumine

Carrières et Fours à Chaux de la Dendre à MAFFLES lez-ATH

PIERRES BLEUES - PETIT GRANIT - POUR BATIMENTS,
MONUMENTS
TRAVAUX D'ART. — SPÉCIALITÉ DE BLOCS FONCÉS
POUR MARBRERIE.
PIERRES BRUTES ET SCIÉES. — BORDURES. — PAVÉS.
CHAIX GRASSE POUR PLAFONNER, MAÇONNER
ET POUR L'AGRICULTURE

Métallisation des Flandres

S. P. R. L.

57-59, Vieux Chemin de Bruxelles - Gentbrugge

Toutes métallisations par projection
(zinc-aluminium-cuivre plomb, etc.)

Faites métalliser au zinc toutes les menuiseries
métalliques exposées à l'humidité.

DEVIS ET ÉTUDES SUR DEMANDE.

COMPAGNIE ANVERSOISE de Produits Chimiques

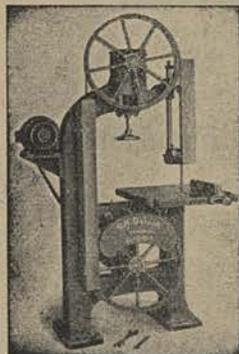
Soc. Anon.

21, Kipdorp — ANVERS

Adresse télégr. : Canverchim Téléphones 255.90 - 91 - 92

Minium de plomb pur poudre "COOKSON"

Tous produits industriels chimiques selon circulaire
que nous tenons volontiers à la demande des intéressés



ANCIENNES USINES

Alphonse DECOCK

Succ. : RENÉ ET MARIE DECOCK

La Hestre-lez-Mariemont

Téléphone : 1478 La Louvière

MACHINES A BOIS

Scies à ruban — dresseuses — mises
d'épaisseur — toupies mortaiseuses
— affûteuses combinées universelles

AGENTS EXPORTATEURS
SONT DEMANDÉS

Tél. LIÈGE 605,59

Reg. du Com. Liège 916

Ch. P. 109.814

Bieuvlet, Redoté & C^{ie}

SOCIÉTÉ EN NOM COLLECTIF

Tuyauteries en acier étiré et en tôle soudée

- pour tous usages et toutes pressions -

Réservoirs soudés -:- Serpentine

- Exécution de tuyauteries suivant plans -

Soudure oxyacétylénique et soudure électrique

Travaux pour Mines, Sucrieries, Briqueteries et Carrières

Bruleurs automatiques au charbon

BUREAUX & ATELIERS :

pour chauffage central

340, rue Branche, Ans

STOCK IMPORTANT DE 1^{er} CHOIX

ALÉSOIRS DROITS, CONIQUES, CHAUDRON-
NIER, extensibles et façon Paris.

MÈCHES AMÉRICAINES, fondu et rapide.

FRAISES A MÉTAUX.

TARAUDS et FILIÈRES au pas SI, WW, SAE, BSF,
GAZ et SPÉCIAUX.

LAMES DE SCIÉS.

SCIÉS CIRCULAIRES, fondu et rapide.

Joseph Ghysens

Rue Paradis, 19bis, LIÈGE

Téléphone 144.32

SOUDOMÉTAL S.A.

ELECTRODES

Matériel de soudure

Bureaux et Ateliers : Ch^{sée} de Ruysbroeck, 107

Tél. 43.45.65

FOREST

TOUT CE QUI CONCERNE

la VERRERIE

Bocaux - Bouteilles - Verres - Gobelets - Carafes

Verres Pyrex - Verres à Vitres - Glaces

vous sera fourni rapidement, aux prix les plus réduits

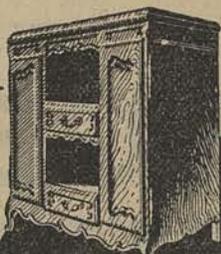
Renseignements ou voyageur sur demande.

Verreries-Gobeleteries Havrenne Frères

Soc. de Pers. à Resp. lim.

Téléph.
Charleroi : 512.06 - 512.48

JUMET



l'ANCIEN
OU
MODERNE

LE BEAU MEUBLE EST SIGNÉ :

Van Eynde

87-89, avenue
du Midi
BRUXELLES

MAWET

Radio

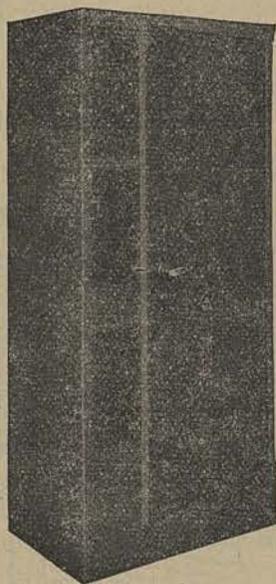
Electricité Ménagère et Industrielle

Distributeur des marques :

BELL TÉLÉPHONE — PHILIPS — TELEFUNKEN

Place du XX Août, 32, LIÈGE

Tél. 15571 — C. Ch. Post. 89904 — R. C. L. 4347



FATA

Meubles
en acier

fabriqués par

S. A. FAVETA

LA LOUVIÈRE - BOUVY

Tél. L. L. 76

Usine spécialement outillée pour :

la fabrication de bureaux, classeurs, rayonnages
et armoires vestiaires ainsi que tous autres meubles
standard et hors série.

Nombreuses références
des principales firmes et administrations du pays.

FINI IMPECCABLE

SOLIDITÉ A TOUTE ÉPREUVE

Etude et devis gratuits de toute installation.



Philippe M. PFLUGER

ingénieur

SAUTER 93, rue du Chant d'Oiseau, Woluwe-St-Pierre. Tél. 33.95.98

Agent général

de la Maison Fr. SAUTER, S. A., à Bâle

se recommande spécialement pour ses

THERMOSTATS

Représentant de la :

Maison Trüb, Täuber et Cie, S. A., à Zurich (Suisse);
fabrique d'instruments de mesure électriques et appareils scientifiques)
et de l'Aktiebolaget Kanthal, à Hallstahammar (Suède).
Fils et rubans pour résistances et fours électriques.

Établissements O. WAMBREUSE & C^{ie}

(SOC. COOP.)

41-43, rue Pasteur - BRUXELLES-MIDI

Reg. du Commerce de Bruxelles : 9.297 Compte Chèq. Post. : 490.66

Téléphones : Département Tôlerie : 21.60.94

Direction et Département Caoutchouc : 21.48.45

Métal inoxydable - Soudure - Chaudronnerie
Meubles - Articles industriels et d'entretien

Nous recommandons tout particulièrement aux pensionnats
et communautés religieuses notre extincteur d'incendie

PARAFEU SUFRO

**Tôlerie Mécanique
du Centre**



28, r. Edouard Anseele

LA LOUVIÈRE

Téléphone : La Louvière 539

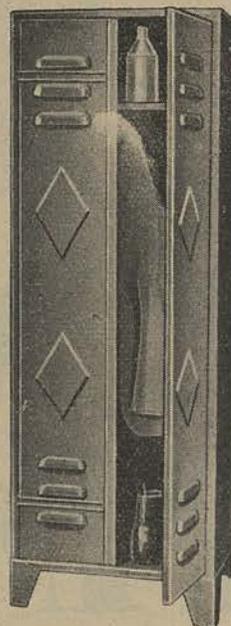
Tuyaux à ailettes en acier pour
chauffage à eau chaude, par vapeur
à basse pression, par vapeur à haute
pression. — Grande facilité de
montage. — Adhérence parfaite
des ailettes au tube.

Prix et catalogue spécial sur demande.

AUTRES SPÉCIALITÉS
Armoires-vestiaires, casiers et
rayons brevetés, meubles métal-
liques, garages à vélos, etc.

TUYAUX EN ACIER

EMBOUITISSAGE
Tous travaux en tôle jusque
4 mm. d'épaisseur, en cornières,
tés, plats, jusque 60 mm.



LA ROYALE BELGE

SOCIÉTÉ ANONYME
d'assurances sur la Vie
et contre les Accidents
Fondée en 1853

FONDS DE GARANTIE :
plus de
900.000.000 de francs

SIÈGE SOCIAL EN SA PROPRIÉTÉ

74, rue Royale, et 68, rue des Colonies

Adresse télégraphique
Royabelass

BRUXELLES

Téléphones :
12.30.30 (6 lignes)

VIE — ACCIDENTS — VOL — PRÊTS HYPOTHECAIRES — RENTES VIAGERES

Assurez-vous aux conditions les plus avantageuses

sur la vie et contre tous les accidents

PRIX IMBATTABLES!

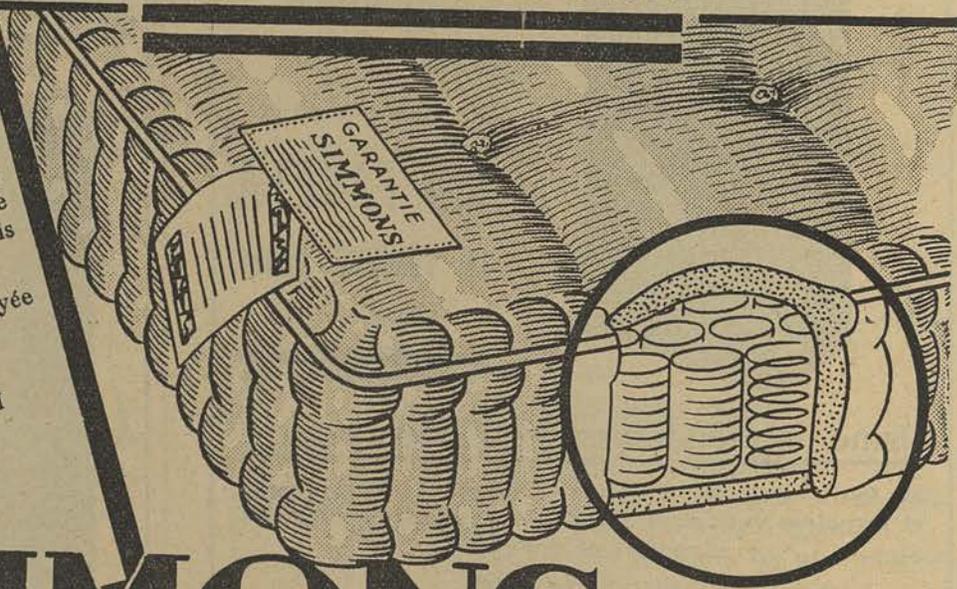
DU QUETUDE À L'AZUR

Les matelas **SIMMONS** à ressorts ensa-
chés mettent la qualité **SIMMONS**
à la portée de tous.

Avec **SIMMONS**, dormez à « poings
fermés », ce qui vous permettra d'être
frais et dispos au réveil; vous remplirez
avec joie votre tâche quotidienne et vous
n'éprouverez plus ce sentiment de fatigue
qu'un matelas ordinaire ne réussit jamais
à faire disparaître entièrement.

Documentation spéciale n° 39 envoyée
gratuitement sur demande à la

SIMMONS BELGE,
Boîte postale n° 72, Bruxelles I



SIMMONS

*Pour
mieux dormir!*

La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

Portrait d'un grand Européen

Ne rien relâcher!...

Les écrivains et la politique

Libres propos...

En quelques lignes...

John Wesley, anglican schismatique malgré lui

La lecture de « Bérénice » par Jacques Copeau

Propos superflus et hors de saison sur les études d'humanités

Problèmes actuels : A propos d'alliances

La voix de nos Evêques :

Sur la Souffrance, par S. Exc. Mgr Heylen

Gonzague de REYNOLD

S. Exc. Mgr LADEUZE

Robert POULET

TESTIS

* * *

Agnès de la GORGE

Paul WERRIE

Dom Paul DE VOOGHT, O. S. B.

Hilaire BELLOC

Louis PICARD

Portrait d'un grand Européen

Avec Giuseppe Motta disparaît un des très rares hommes, et l'un des premiers, qui, de tout leur cœur, de toute leur intelligence, sans aucune arrière-pensée, ni dessein caché, ont, entre les deux guerres, ou plutôt durant l'interruption de la guerre, essayé de reconstruire l'Europe et d'assurer la paix.

Si, au moment d'ébaucher ce portrait, et puisque tout portrait doit être une sélection de caractères, je me demande quelle fut la vertu secrète, la qualité maîtresse de cet homme, la raison pour laquelle il nous apparaît dès maintenant plus grand que tant d'autres dont les noms firent tant de bruit, je répondrai : la pureté.

La pureté du cœur. La pureté de la foi. La pureté d'intention.

Voilà bien la raison profonde pourquoi Motta fut un grand Européen, pourquoi il mérite ce titre, un peu agaçant, que l'on a décerné à tort et à travers, tantôt à Briand, tantôt à Stresemann, par exemple, qui ne le méritaient pas.

Mais Giuseppe Motta n'aurait jamais pu devenir un grand Européen s'il n'avait d'abord été un grand Suisse.

* * *

De tous les Etats européens, la Confédération helvétique est le plus intimement lié à l'Europe, je dirais même le plus incrusté dans l'Europe.

D'abord, par sa position sur la carte de l'Europe.

On sait qu'il y a deux Europes. La première, l'orientale, n'est que le prolongement de l'Asie. La seconde, l'occidentale, est, en revanche, la vraie Europe, le berceau naturel de la civilisation européenne. Maritime et montagnaise, cette Europe occidentale a un centre, un cœur : la Suisse. La Suisse, en effet, se trouve à égale distance, au Nord, de la Scandinavie et, au Sud, de la Sicile;

elle se trouve à égale distance, à l'Est, de ce resserrement entre la mer Noire et la Baltique où s'insère la Pologne et qui forme le *limes* contre les poussées asiatiques, et, à l'Ouest, de cette côte atlantique d'où l'Europe s'est élancée à la découverte de l'Amérique et à la conquête de l'univers.

Ensuite, par la configuration géographique.

La Suisse peut se définir : un petit espace libre que la nature a ménagé au centre de l'Occident pour être le domaine exclusif de groupes humains détachés des grands ensembles allemand, italien ou français, et décidés, par le moyen de la défense commune et de l'union fédérale, à garder leur autonomie, c'est-à-dire à ne jamais se laisser réabsorber par ces grands ensembles originaires. Ce petit espace libre, c'est la rencontre, la jonction momentanée des Alpes, du Plateau bavarois et du Jura qui l'a déterminé. Cette rencontre a fait de toute la Suisse une « zone de plissement », une terre à compartiments, la terre des mille vallées, la prédestinant ainsi à vivre d'une vie fédérative.

Puis, par le système alpin.

On aurait tort de se figurer que Suisse et Alpes sont synonymes. En réalité, la Suisse occupe une partie restreinte du domaine alpin : pas tout à fait un huitième. Les domaines alpins de la France et du Reich actuel sont aussi vastes et même plus vastes que le nôtre. Mais voici les deux avantages, les deux privilèges des Alpes centrales : elles sont les plus hautes en moyenne et en apparence les plus inaccessibles ; elles sont en réalité les plus accessibles à l'homme et les plus unitives de la vie humaine. Elles le doivent à cet éventail de passages et de cols directement relié aux voies fluviales et par lesquels on pénètre facilement d'Italie dans l'Ouest et le Nord de l'Europe. Mais elles le doivent surtout à ce fait qu'elles sont traversées du Nord au Sud et de l'Orient à l'Occident par deux larges sillons qui se rejoignent



au Saint-Gothard et forment une croix, préfigure, gravée par les eaux dans la pierre, de notre croix fédérale. Il en résulte que le massif du Saint-Gothard est le nœud par lequel les éléments essentiels, constitutifs de la Suisse d'abord, puis de l'Occident, tiennent ensemble. Au Saint-Gothard, les eaux se séparent pour aller, les unes vers le Rhin, les autres vers la Méditerranée, les autres vers l'Adriatique — et, non loin, il en est d'autres encore qui vont vers la mer Noire. Au Saint-Gothard, les hommes se rejoignent, les uns Germains et les autres Latins.

Enfin, par l'histoire.

Je n'ai point l'intention de la résumer. Je me bornerai à deux faits essentiels. Le premier, c'est que de longs siècles avant la naissance politique de la Suisse, notre espace libre fut, trois fois de suite, le centre, la plaque tournante de l'empire romain d'Occident : d'Auguste à Théodose, puis sous les Carolingiens, enfin sous le Saint-Empire jusqu'au moment où les Suisses eux-mêmes s'en émancipèrent, de fait en 1499 — guerres de Souabe — de droit, en 1648 — traités de Westphalie. Il y eut donc une longue éducation européenne et chrétienne, une vocation plutôt, de tous ces petits groupes humains réunis dans l'espace libre, et c'est l'origine historique de notre esprit européen. Mais voici le second fait : c'est dans le massif du Saint-Gothard, sous la double influence des villes allemandes et des communes italiennes que les premières alliances furent jurées et scellées, que la Confédération suisse est née.

* * *

Tout ceci n'est en rien une digression, mais le paysage de fond sur lequel doit se détacher la figure de Giuseppe Motta.

Motta, en effet, est l'enfant du Saint-Gothard. Il est né sur le versant italien, dans la vallée du Tessin, au pied même du col. Il est né en 1871, dans ce bourg, déjà lombard d'architecture, d'Airolo en Léventine. Il était issu d'une vieille race de montagnards libres, ce qui signifiait au Moyen-Age un statut social grâce auquel le montagnard libre se rangeait sur le même versant ascendant au sommet duquel se trouvaient le Pape et l'Empereur. En principe, tout homme libre et baptisé pouvait être candidat à l'empire. Voilà pourquoi les montagnards libres du Saint-Gothard disaient d'eux-mêmes qu'ils étaient les égaux de tous les princes. Un montagnard libre, en effet, pouvait épouser une princesse sans qu'il y eût mésalliance; mais, s'il épousait la fille d'un non-libre, il perdait sa liberté pour lui et pour ses descendants.

La famille Motta est sans doute autochtone. Elle apparaît dans la Léventine dès le XIII^e siècle, c'est-à-dire au moment où la route du Saint-Gothard, ouverte dans la seconde moitié du XII^e, commence de prendre son importance stratégique et commerciale : un seul col à franchir, et l'on passe du Nord au Midi, des Allemagnes en Italie. Le premier Motta connu, Pellegrinus, prend part à l'invasion de la Léventine par Guido Orello en 1292. Comme les autres Léventins, les Motta dépendent alors des Milanais. Puis, en 1403, les gens de la vallée chassent les Milanais pour se soumettre spontanément aux montagnards de l'autre versant, ceux d'Uri et d'Obwald. Perdue en 1426, la Léventine fut reconquise par Uri en 1441. Sous cette « seigneurie », elle garda toutes ses anciennes franchises. Mais les durs Uranais entendaient bien régner en maîtres absolus. Dès le XVII^e siècle, ils travaillèrent à réduire, puis à supprimer les franchises : d'où la révolte de 1755. Il fallut reconquérir par la force la vallée. En 1798, elle fut incorporée au provisoire canton de Bellinzone et en 1803 au définitif canton du Tessin. Ce résumé historique pour mettre en évidence cette vieille tradition de

liberté, tradition d'origine féodale, qui s'est si généreusement épanouie en Motta.

La réunion d'Uri et de la Léventine, du versant de la Reuss et du versant du Tessin, eut pour cause des intérêts communs. Ces intérêts se ramènent à ce mot : le trafic. Sitôt, en effet, que la route du Saint-Gothard fut ouverte aux pèlerins, aux soldats et aux commerçants, le trafic devint la grande affaire. Autant de bourgs et de villages, autant d'étapes. Dans le pays d'Uri comme dans la Léventine, il s'organisa une corporation et, peu à peu, des fortunes s'édifièrent. Mais il suffit de jeter un coup d'œil sur la carte pour constater qu'Airolo était une des principales étapes. C'est par le transport des marchandises et l'hébergement des voyageurs, que la famille Motta devint rapidement la plus importante du lieu. Le père du futur conseiller fédéral possédait la plus vaste hôtellerie et le plus grand nombre de chevaux de l'endroit, au temps des postes, avant que l'ouverture du tunnel et l'établissement du chemin de fer vinrent ruiner l'industrie des transports et révolutionner la vie économique.

Un autre caractère encore s'explique par la géographie et l'histoire, par le Saint-Gothard. Motta, certes, était d'abord un Suisse italien, un Tessinois; il n'en avait pas moins du sang uranais dans les veines. Par des alliances ancestrales, il était intimement lié à l'autre versant, c'est-à-dire à la Suisse allemande. Il est de fait que les relations de la Léventine avec les pays au Nord du Gothard remontent très haut : en ce qui concerne Uri, au moins dès le XII^e siècle, d'après les documents.

Si je voulais définir ici le génie du Saint-Gothard, je dirais qu'il est à la fois celui de l'indépendance et celui de l'union. Je dirais qu'il est à la fois particulariste et universel; particularisme des vallées, universalisme des routes et des sommets. Dans le massif du Saint-Gothard, on est forcé d'être fédéraliste et européen en même temps. Mais, dans ce massif où quatre vallées ont creusé une croix, on ne peut être que chrétien, catholique. N'est-ce point au Saint-Gothard que les deux grandes traditions chrétiennes de la Suisse viennent se rejoindre? La christianisation de l'espace libre a deux foyers : à l'Ouest, dans la vallée du Rhône, celui de Saint-Maurice, la royale abbaye d'Agaune, le souvenir et le culte des soldats martyrs de la légion thébaine; à l'Est, dans la vallée du Rhin, juste entre l'Allemagne et la Rétie, l'abbaye de Saint-Gall, cette fondation des moines irlandais à l'époque des Mérovingiens. Or, une légende raconte que le centre de la croix formée par les quatre vallées : le petit val d'Urseren, fut évangélisé d'abord par saint Félix, un des compagnons de saint Maurice, puis par saint Sigisbert, un des compagnons de saint Gall.

Giuseppe Motta me paraît incarner le génie du Saint-Gothard. On ne saurait expliquer tout entier cet homme par cette terre, mais il est certain que, sans cette terre, cet homme ne serait jamais compris.

* * *

Je n'ai pas l'intention de faire ici une biographie, puisque je dresse un portrait.

C'est d'abord le portrait d'un homme politique. Or, depuis le XIII^e siècle, depuis Pellegrinus, le premier Motta connu, jusqu'à Giuseppe, il y a sans interruption une longue tradition de service public. Dès qu'est formé le canton du Tessin, les Motta sont des chefs politiques. Ils suivent la filière : la commune, le canton, la Confédération. C'est l'éducation fédéraliste, cette éducation par cercles concentriques et que notre étatisme centralisateur est en train de remplacer par les fonctions, au lieu des services, et, au lieu de la vie, par les bureaux.

Quand les Motta n'étaient point des hommes politiques, des

magistrats, ils étaient des soldats, des architectes, des historiens, des éducateurs, des hommes d'Eglise. Antonio restaura la chartrreuse de Pise dans la seconde moitié du XVI^e siècle. Tomaso avait été ingénieur militaire au service du duc de Milan. Le plus connu, Emilio, fut un historien très distingué, qui travailla aux archives du Vatican, devint directeur de la Bibliothèque trivulcienne à Milan et enseigna à l'Institut lombard des sciences et des lettres. La sœur de Giuseppe Motta fut supérieure générale de la Congrégation enseignante de Menzingen et fondatrice de l'Académie Sainte-Croix à Fribourg. La tradition politique de cette vieille race apparaît ainsi encadrée entre une tradition de haute culture humaniste et une tradition de vie religieuse et familiale. De toutes ces antériorités, on retire une impression de continuité, de durée, de sécurité. Toujours la croix de granit.

* * *

Nous pouvons dès lors pénétrer dans l'intérieur de l'homme.

Dans l'intérieur de l'homme, dans l'âme de Motta, nous découvrons d'abord ce qui fut le centre moteur de toute son œuvre : la foi religieuse, l'esprit chrétien. Cette foi, cet esprit furent, au centre de sa vie, la lampe perpétuelle. Un clair esprit d'amour, une foi translucide et candide comme les cristaux du Saint-Gothard, ces petits cristaux du Val Piora, au-dessus d'Airolo.

Autour de cette foi, comme son halo, s'est développée la qualité maîtresse de cet homme : la bonté. Il est juste ici de reconnaître qu'elle ne fut pas toujours sans faiblesse. Bonté d'abord familiale : à la tête d'une nombreuse famille, trop souvent atteinte par l'adversité, Motta fut le modèle du père chrétien. Puis, dans la vie politique et intellectuelle du grand homme d'Etat, elle se traduisit en charité. Ce fut l'effort constant de se mettre, comme on dit, dans la peau des autres afin de pouvoir être impartial et juste. Motta s'est toujours imposé comme un devoir de rendre justice à l'adversaire, et ceci encore n'alla point chez lui sans quelques faiblesses, quelques illusions. Mais cet esprit de justice et de charité fit de lui un arbitre. Lorsque cet arbitre, bien souvent consulté dans des circonstances difficiles par des « maîtres de l'heure », dut prononcer des refus ou des condamnations, leur poids moral se fit sentir dans le monde entier.

Ce qui lui rendit plus aisé cet effort, ce fut sa curiosité d'esprit, sa sensibilité. C'est là un caractère latin, précisons : italien. Il y avait dans Motta un homme de la Renaissance, un humaniste. Mais, s'il ne devint jamais la victime des idéologies — ces idéologies qu'il devait condamner si souvent et si fortement ces dernières années, ces derniers mois, sans en excepter aucune — il le dut à une qualité bien italienne, elle aussi : la finesse psychologique, augmentée de cette prudence qui garde la tête froide et de cette mesure qui a horreur des exagérations. Motta, né diplomate, prompt et souple d'esprit, a toujours su s'arrêter à temps et ne jamais s'enfoncer dans les impasses. Il a toujours « sauvé la situation ».

Je tiens à revenir sur son humanisme et sa curiosité d'esprit. Tout l'intéressait : la poésie — il faisait des vers — et la politique, la musique et l'économie, les romans et l'histoire, les fleurs et les tableaux, la littérature ancienne et la littérature moderne. Il pouvait traduire à livre ouvert un texte grec. Il pouvait être éloquent en italien, en allemand et en français. D'une éloquence qui était surtout grande lorsqu'elle savait rester simple, garder le ton de la conversation et du débat, car le pathétique, chez lui, était un peu monocorde et se brisait dans les tons suraigus. Il restera de lui une œuvre oratoire : non pas tout ce qu'il a réuni lui-même en volume sous le titre *Testimonia temporum*, ou bien quelques pages décisives, dont l'historien du XX^e siècle

ne pourra jamais se passer. Je pense à ce chef-d'œuvre que fut son discours à l'assemblée de la Société des Nations en 1934, contre l'entrée des Soviets. Et je ne parle ici que du point de vue du style et de la forme. Motta trouvera certainement une place dans l'histoire de la littérature italienne.

Sa haute culture fut, avec sa foi religieuse, le sommet qui lui permit de dominer la politique. En politique, Motta, pour continuer mon image, fut l'homme d'une lente ascension. Par quoi je ne fais point allusion aux étapes de sa carrière mais aux étapes de son esprit. Un précoce. Docteur en droit à vingt et un ans, député au Parlement tessinois à vingt-trois, au Parlement fédéral à vingt-huit, conseiller fédéral à quarante. Dangereuse précocité, non moins dangereuse facilité. Cet avocat brillant allait-il devenir un politicien superficiel? Le « climat » dans lequel ce jeune esprit s'était formé, c'était celui du romantisme italien et de la démocratie sociale française : Manzoni et le comte de Mun. Il y avait dans Motta un optimiste et un idéaliste qui auraient pu, l'un et l'autre, le détourner du réel et de l'expérience. On a souvent critiqué sa politique intérieure, tessinoise et fédérale. Lorsqu'il entra dans le gouvernement de la Confédération, ce fut pour prendre le portefeuille des finances, et il ne se distingua point particulièrement dans ce ministère si peu fait pour lui. On pouvait se demander s'il allait demeurer dans les rangs nombreux des « moyens », s'il resterait simplement un parlementaire distingué, lorsque se produisit l'événement décisif et, pour la Suisse, providentiel : en 1919, après la démission de Gustave Ador, Motta prit la direction de notre politique extérieure.

La succession était lourde. Gustave Ador, président du Comité international de la Croix-Rouge durant la guerre, homme du monde, grand bourgeois riche, très répandu à Paris et à Londres, jouissait d'un prestige international qu'il méritait d'ailleurs. Après l'incident qui avait provoqué la brusque démission du conseiller fédéral Arthur Hoffmann, il avait joué, pour la Suisse, le rôle d'un paratonnerre : n'était-il pas *persona grata* auprès des Alliés, c'est-à-dire des vainqueurs? Celui qui lui succédait et que l'on appelait volontiers le « petit Motta » allait-il se révéler capable de le remplacer? On en doutait. Mais ce fut ce qui arriva. Tout respect gardé à la mémoire de Gustave Ador et aux éminents services qu'il a rendus et qui ne seront point oubliés, le petit Tessinois, petit de taille, devait dépasser ce grand et beau vieillard, d'aspect si imposant.

Nous voyons bien maintenant que tout préparait Motta au rôle, à la mission qu'il devait remplir, et pourquoi il devait réussir, par quelles qualités, au milieu de quelles difficultés chroniques, à partir du moment où il fut appelé à faire l'expérience de la vie internationale et où il trouva la grande scène dont il avait besoin. Mais ce qu'il faut bien souligner, c'est que cette vie internationale acheva son éducation, élargit encore son esprit aux dimensions de la scène. Ce fut son expérience. Ce fut sa chance. Ce fut la nôtre.

* * *

Je voudrais fixer maintenant la place, l'importance de Motta, et dans l'histoire de la Suisse, et dans l'histoire de l'Europe.

Dans celle de la Suisse, il est au début du XX^e siècle ce que Pictet de Rochemont fut au début du XIX^e siècle : le restaurateur et le définisseur de la neutralité helvétique. Au commencement du XIX^e siècle, notre pays sortait humilié, ruiné, d'une période durant laquelle il n'avait pu sauvegarder son existence qu'au prix de son indépendance. Il s'agissait de restaurer celle-ci en même temps que de faire entrer la Suisse dans une Europe nouvelle. Au congrès de Vienne, l'œuvre du grand Genevois

fut de préparer la charte de notre neutralité. Pictet de Rochemont en avait posé les principes : la neutralité de la Suisse sera perpétuelle; la Suisse s'engagera vis-à-vis de tous ses voisins à la respecter la première en se tenant à l'abri de toute ingérence étrangère, mais surtout en se créant une armée assez forte pour qu'aucun de ses voisins n'ait intérêt à violer notre neutralité et porter atteinte à notre indépendance; enfin, la Suisse devra démontrer par son esprit et par ses œuvres que sa neutralité sert la cause de l'Europe entière. Cette neutralité ainsi définie par nous-mêmes, ainsi reconnue par les autres, l'œuvre de Motta fut, à partir du moment où il assumait la conduite de notre politique extérieure, de l'adapter, de l'harmoniser, non point seulement à une Europe nouvelle, ce qui eût été relativement aisé, mais à une Europe en perpétuel changement, à une Europe en révolution, à une Europe en fusion. Effort autrement plus ardu que celui de 1814 et de 1815. Car, à partir de 1815, l'équilibre européen avait fini par s'établir. Il soutenait la Suisse et simplifiait l'exercice de la neutralité. Mais, dès 1914, l'équilibre européen fut rompu. Dès lors, la pratique de la neutralité exigeait une grande continuité, une grande fermeté dans les principes, unies à une grande souplesse dans l'application. Je viens de rappeler ici les deux qualités maîtresses qui ont caractérisé la politique de Motta. Politique d'indépendance par le moyen de la neutralité.

A partir de 1815, notre politique de neutralité demandait simplement que la Suisse restât en dehors de la politique européenne et de ses conflits. A partir de 1914, elle exigea de nous une attitude beaucoup plus difficile : maintenir notre indépendance au milieu de la politique européenne et de ses conflits. Il n'était plus possible d'abstraire la Suisse de l'Europe; au contraire, il s'imposait de la mettre au service de l'Europe et de la civilisation. Il ne s'agissait plus seulement d'être national, il fallait encore être européen. Ce fut le mérite de Motta de l'avoir compris. Lorsqu'en 1920, à la première assemblée dont il fut déjà élu président d'honneur, il avait plaidé, contre Viviani (mais qui se souvient encore de Viviani?) pour l'universalité de la Société des Nations, il avait parlé en Suisse. Mais, lorsqu'en 1934, il parla, prévoyant l'avenir, contre l'admission des Soviétiques, ce fut la conscience européenne, la conscience du monde civilisé qui s'exprima par sa voix. Cet immortel discours marqua le faite de sa carrière. Il lui valut un prestige universel qui fut pour la Suisse une de ses plus grandes forces. Motta, nous a rendu ainsi le service de nous réintégrer dans la vie générale, de rendre plus claire, plus évidente, aux yeux du monde et, par conséquent, à nos propres yeux, la mission de neutralité active que nous avions à y remplir. Il a haussé notre politique d'un étage. Il lui a donné de la grandeur en lui donnant de l'horizon.

* * *

C'est pourquoi sa mort est plus qu'un deuil national; un malheur national. Ce fut peut-être un bonheur pour lui de s'en aller, d'abord sans avoir connu la vieillesse, la retraite, et à son poste de combat, à sa passerelle de capitaine; puis, avant d'avoir vu ce qu'il avait su prévoir, car cet optimiste et cet idéaliste ne se faisait plus d'illusions.

Ici, un souvenir :

En octobre 1924, les cendres du grand écrivain polonais Sienkiewicz furent transférées de Vevey en *Polonia restituta*. A cette occasion, j'eus le redoutable honneur de prendre la parole entre Motta et Paderewski. Après la cérémonie, je rentrai à Berne en compagnie de notre ministre des Affaires étrangères. Nous eûmes, seul à seul, une longue conversation où il m'expliqua

sa politique. Jusqu'à présent, j'ai gardé pour moi cette confiance. Maintenant, je me sens autorisé à la révéler :

« Une seconde guerre, me confiait Motta, est inévitable à cause des erreurs commises dans les traités. Cette seconde guerre, je prévois qu'elle éclatera dans une vingtaine d'années, peut-être avant. La Suisse, cette fois, aura beaucoup de peine à y échapper. Même si elle y échappe, la conclusion de la paix pourrait être pleine de dangers pour elle. Si elle y est entraînée, son intégrité territoriale pourrait être remise en question, même si nous nous trouvons du côté des vainqueurs (et ici Motta m'énuméra trois points faibles). Dans ces conditions et en prévision de l'avenir, notre politique est toute tracée. Nous devons faire un grand effort pour que la Société des Nations devienne une réalité, pour que les principes du droit international, et notamment l'arbitrage, arrivent à triompher. Voilà pourquoi je m'efforce de signer des traités d'arbitrage avec tous les Etats qui s'y prêtent ou le demandent, en même temps que je pratique une politique genevoise. Mais, comme nous ne pouvons nous fier absolument à une telle politique, il est nécessaire que, loin de désarmer, nous travaillions au développement de notre défense nationale. »

Cette conversation définit bien toute la politique de Motta. Politique d'espérance, mais aussi de prudence. Elle montre que son optimisme n'était point un oreiller de paresse. Elle montre enfin qu'il savait craindre. Il suivit sa ligne avec une remarquable continuité. Et une remarquable liberté. La manière dont ce pilote a gouverné au moment des sanctions, la manière avec laquelle il a su nous restituer notre neutralité intégrale, est un chef-d'œuvre de diplomatie. Il a démontré qu'un petit pays peut faire de la grande politique, qu'il doit savoir la faire et comment il faut qu'il la fasse.

* * *

Et maintenant, cette noble vie s'est achevée comme au pied des montagnes blanches et roses, sous un azur déjà italien, les vagues d'un lac tessinois viennent paisiblement s'élargir et mourir.

Giuseppe Motta, d'Airolo en Léventine, fils du Midi à l'entrée du Nord, dont la nativité est du granit, homme du Saint-Gothard, c'est-à-dire de l'union, de l'ascension et de la croix.

GONZAGUE DE REYNOLD.

Professeur à l'Université de Fribourg,
Membre suisse de la Commission
de coopération intellectuelle de la S. D.

La revue catholique des idées et des faits

la revue belge d'intérêt général la plus vivante,
la plus actuelle, la plus répandue.

Elle renseigne sur tous les problèmes religieux,
politiques, sociaux, littéraires, artistiques
et scientifiques

Ne rien relâcher!...⁽¹⁾

Les temps troubles que nous vivons sont faits d'une série d'alertes et de détentes. Les directions reçues de notre Roi et de notre Cardinal nous ont préservés de la guerre des armes; mais c'est la guerre des nerfs. Dans la détente, on relâcherait facilement la vigilance. Dans l'alerte, l'excès contraire nous menace; on exagère les craintes, en relâchant la prudence. Il n'y a qu'un ligne de conduite à suivre en tout moment : *ne rien relâcher* de l'observation des règles que nos chefs nous ont tracées, si nous voulons, après la tourmente, nous retrouver nous-mêmes!

Ne rien relâcher : c'est aussi tout ce que je vous demanderai ce soir, Mesdames et Messieurs, en venant (je ne sais pour la quatrième fois) solliciter votre générosité pour l'Université de Louvain à l'occasion de la collecte qui va être faite pour elle dans les églises et les chapelles du pays — dans toutes — prochainement; dans la plupart, le premier et le deuxième dimanche du Carême.

N'ayez donc pas crainte! Je ne vais pas vous répéter toutes les raisons que vous avez de soutenir l'Université de Louvain. La Belgique catholique sait bien que, sans elle, elle ne serait plus elle-même! Mais, en cette année 1940, vous pourriez me faire une objection : « Il y a les nécessités du jour. Notre générosité est sollicitée de tous les côtés! Il faut aller au plus pressé! Nous allons, pour cette fois, diminuer la part que vous faisons chaque année à l'Université. » Cela, Mesdames et Messieurs, même si vous ne parlez que de diminution et non de suppression, cela serait fatal à l'Université catholique! Ce que je viens vous dire cette année, c'est ce seul mot : « De grâce, tenez bon! *ne relâchez rien!* Faites aussi bien que les années précédentes! »

C'est que, voyez-vous, l'Université catholique vit au jour le jour. Elle n'a pas de superflu, ni de réserves. Si vous lui diminuez ses ressources, elle tombe dans la misère; c'est son fonctionnement de tous les jours, qui est compromis! La collecte annuelle qui va se faire pour elle dans les églises du pays, lui fournit une part importante de ces ressources qui lui sont nécessaires, non pas pour de beaux projets d'avenir, mais pour vivre modestement pendant cette année-ci. Ne relâchez donc rien de votre générosité, à raison des circonstances!

Sinon, il va arriver à l'Université, cette année même, ce qui arrive, par ces temps de gelée, à ceux qui n'ont pas tout le charbon qu'il faut pour entretenir constamment le chauffage central dans leurs installations. La canalisation crève; les éléments de la chaudière ou des radiateurs sautent. Il n'y a plus rien qui marche, quand on veut chauffer à nouveau. Au moment du dégel, ce sera l'inondation et de grosses réparations à faire. Cela coûtera sans doute plus cher que le charbon épargné, et, en tout cas, pour faire ces réparations, il faudra entamer ses réserves. Or, l'Université doit marcher toujours; elle ne peut pas s'arrêter; et elle n'a pas de réserves à employer dans de grosses réparations. Ne lui refusez pas le charbon nécessaire pour entretenir son chauffage! Vous ne lui avez jamais donné que l'indispensable pour continuer sans arrêt son enseignement et son action scientifique! Il n'y a rien à réduire!

Les nécessités matérielles de l'enseignement supérieur ne diminuent pas avec la guerre. Elles ne diminueront plus jamais. Je vous l'ai déjà dit l'an dernier, elles iront toujours croissant, à cause du caractère expérimental qu'a pris en tout la recherche scientifique.

Il y a quelque temps, nous avons entrepris l'agrandissement de notre Institut de zoologie, agrandissement rendu indispensable par le développement pris par cette science. On n'enseigne plus la zoologie en 1940, comme en 1830! Quelques collections d'histoire naturelle n'y suffisent plus. Notre nouvelle installation est en train de s'achever. Pouvions-nous interrompre les travaux à cause de la guerre? C'aurait été allonger d'autant l'avance qu'ont sur nous, en la matière, les autres universités. Il nous faut poursuivre ces travaux, nous ne pouvons pas diminuer nos dépenses de ce côté!

Il en est de même de l'Institut d'anatomie, d'embryologie et d'histologie. Nous en sommes encore réduits à des locaux construits vers 1870, quand l'ensemble de nos étudiants en médecine n'atteignait pas le chiffre d'une des deux sections, flamande et française, entre lesquelles ils se partagent maintenant. Encore une fois, pouvions-nous interrompre nos travaux et laisser se prolonger encore, pendant dix ans peut-être, cet état de choses? Pas moyen de réduire ces dépenses à cause des circonstances!

Ces dépenses dont je viens de parler, sont des dépenses du budget extraordinaire. Si elles ne peuvent pas être réduites, qu'en est-il de celles du budget ordinaire? Nous n'avions en 1939 que le minimum indispensable pour le fonctionnement de notre immense machine. Si ce minimum est réduit par suite d'une diminution de votre générosité, la machine ne pourra plus fonctionner convenablement en 1940. Au point où nous en sommes, nous ne savons pas réduire nos dépenses de charbon, sans laisser geler nos radiateurs. Je vous en supplie, ne relâchez rien, à cause des circonstances, de votre générosité pour l'Université catholique!

Elle continue bien à mériter votre confiance. Je voudrais, en restant dans l'actualité, vous exposer ce soir les succès qu'elle a obtenus pendant le dernier exercice académique. Mais il me faut me borner à quelques données.

Deux de ses professeurs ont, tout récemment, mérité un prix décennal du gouvernement : M. Manneback, pour les sciences mathématiques, et M. Mund, pour les sciences physico-chimiques. — En novembre 1938, un autre de ses maîtres, M. le chanoine Baeyens, obtenait le grand prix Barman destiné à récompenser le meilleur travail original ou la découverte la plus utile à l'agriculture coloniale, faite par un Belge résidant dans le pays ou dans la Colonie. C'est la première fois que ce prix est attribué dans sa totalité, et l'ouvrage de M. Baeyens intitulé : *Les Sels de l'Afrique centrale, spécialement du Congo belge* a été couronné par l'Académie d'agriculture de Paris. — Le 7 juin dernier, pour la première fois en Belgique, l'hélium liquide a été produit dans le laboratoire de M. Van Itterbeek. — M. le professeur Koch est parvenu à isoler le germe qui empoisonne les moules du canal maritime Bruges-Zeebrugge. — Aux Etats-Unis, M. Robert Triffin, étudiant de notre Institut de recherches économiques, s'est vu attribuer le prix Wells de l'Université de Harvard, que se disputaient dix concurrents de divers pays et qui n'avait jamais été conféré à un Belge. — En 1938-39, M. McLeod, professeur de psychologie à Swarthmore College aux Etats-Unis, est venu à Louvain poursuivre ses recherches de psychologie expérimentale grâce à un fellowship de la C. R. B. Dans son rapport final à cette Fondation, il écrit que, depuis la décadence des grands instituts allemands, le laboratoire de psychologie expérimentale de Louvain est incontestablement un des meilleurs, peut-être le meilleur des laboratoires de ce genre en Europe.

Ne continuons pas cet exposé. J'ai seulement voulu vous montrer, par quelques faits tout récents, comment l'Université de Louvain vaut la peine que vous vous intéressiez à elle. Ne relâchez rien de cette générosité! Pendant le temps où vous lui retirerez votre subsidé ou le réduirez, vous ne l'exposerez pas

(1) Allocution faite à la Radio.

seulement à déchoir; car, pour elle, déchoir, c'est tomber tout court!

Prenons-y bien garde! L'heure est grave pour les institutions libres d'enseignement supérieur. On murmure déjà, de divers côtés, que telles sont les exigences matérielles de l'enseignement universitaire, que les institutions privées n'y suffiront plus, et qu'elles doivent passer la main à l'Etat.

L'an dernier, à pareil jour, je vous ai signalé un essai détourné en la matière, à savoir la proposition de partager entre les quatre universités du pays, les matières des doctorats en sciences. Laissez-moi aujourd'hui vous citer un article qui a paru déjà le 5 mars 1938, dans la *Flandre maritime*.

« La conservation de ce vénérable établissement d'enseignement supérieur libre (il s'agit de notre Université) est une protestation vivante et agissante contre les tendances du siècle. L'une après l'autre, les créations de l'initiative privée disparaissent ou s'étiolent sous le souffle destructeur d'un collectivisme croissant ou de ce qu'on a décoré de l'euphémisme d'économie dirigée en attendant que la même direction s'étende au domaine des cerveaux et des cœurs. La réalisation de pareille ambition, que le socialisme et le fascisme mettent pareillement à leur programme, serait pour l'admirable réseau de nos œuvres et de notre enseignement catholique un arrêt de mort. Au sommet de ce mouvement de la charité catholique, nos évêques ont placé, comme un bienfait inestimable pour notre pays et un magnifique exemple pour le monde, l'Université de Louvain. Il importe que la charité catholique l'y maintienne! Le prix que coûtera cet effort est en fonction directe des difficultés croissantes qu'une œuvre aussi vaste rencontre d'année en année devant elle. L'heure est propice à l'étatisation de nos institutions intellectuelles. Surtout pour l'organisation de l'enseignement supérieur, les besoins ont cru dans des proportions telles qu'il est presque impossible à l'initiative privée d'y faire face, tant l'outillage exigé par la technique scientifique contemporaine est onéreux et tant il est malaisé à la liberté de se mettre au niveau des moyens d'action et des ressources financières que les pouvoirs publics mettent à la disposition des institutions d'Etat. Le jour où la loi de l'absorption des petites entreprises par les grandes et par voie de conséquence la loi de l'absorption des grandes entreprises par les pouvoirs publics aura produit tous ses effets, ce phénomène ne tarderait pas de se transposer du terrain économique au domaine intellectuel et c'en serait fait à la fois de la liberté d'enseignement et de la dignité de la personne humaine, car cette dignité est liée à la liberté de penser et d'instruire, sans recevoir de consigne d'une officine où se fabrique la vérité officielle. »

Les difficultés du moment ne peuvent pas amener les catholiques belges à accélérer la réalisation de cette menace. Aussi bien, je le répète, on leur demande seulement de maintenir leur contribution au taux des années antérieures, de ne pas la diminuer. Dans la collecte qui s'annonce, on ne demande pas à chacun la somme nécessaire pour équiper un laboratoire; mais seulement une aumône raisonnable, qui, multipliée par le nombre des fidèles qui fréquentent les offices où la collecte se fait, produira pour l'Université le total qu'elle a accoutumé d'inscrire à son budget du chef de cette collecte. Les petits ruisseaux font les grandes rivières, vous me l'avez entendu dire plus d'une fois.

Mesdames et Messieurs, je vous tends la main pour l'Université catholique, avec la persévérance, avec l'insistance que Notre-Seigneur nous fait mettre dans nos prières: « Demandez, et vous recevrez. Frappez, et l'on vous ouvrira. Qui donc parmi vous donne une pierre à son fils qui lui demanderait du pain? » Une pierre! ce serait la pièce de 10 ou 25 centimes qui résonnerait en tombeau sur le plateau! En 1835, les Evêques belges

demandaient 1 franc par an à chaque fidèle pour l'Université de Louvain. Eh bien, tenez compte de la dévaluation de la monnaie! Que les anciens étudiants de l'Université de Louvain surtout, et leurs familles, en tiennent compte! Ils ont une dette sacrée à payer. Pendant cinq ou six ans, l'Université a dépensé pour eux six ou sept fois plus que le minerval qu'ils lui ont payé. Le moment est venu pour eux de faire la compensation!

Mesdames et Messieurs, *ne rien relâcher!*

† PAULIN LADEUZE,
Évêque de Tibériade
Recteur magnifique de l'Université de Louvain.

Les écrivains et la politique

« L'écrivain — nous dit Eric de Haulleville (1) — n'est pas neutre, par définition. Son métier est d'exprimer par la plume non seulement ses profondes préférences personnelles, esthétiques, affectives ou spirituelles, mais encore d'esquisser une conception du monde qu'il propose à autrui. Qu'il se dise neutre ou non, sa déclaration ne change pas la réalité: la moindre ligne (s'il est écrivain de race) le trahit. (...) Qu'il écrive sur les oiseaux ou sur les foules, il sera vite classé parmi les écrivains dits totalitaires ou parmi les écrivains dits démocratiques. Des hommes d'Etat ont parlé de l'impossible neutralité des consciences. Il n'est même pas question de parler de la neutralité de l'esprit. L'esprit n'est pas neutre: il distingue et choisit. »

La conclusion de notre confrère, c'est que les écrivains belges ont pour devoir de prendre « spirituellement » parti pour la France et pour l'Angleterre, avec toutes les conséquences que cela comporte, et quel que soit le tort que puisse causer éventuellement à la Belgique cette prise de position. *A priori*, j'aurais cru cependant que, comme les autres citoyens, l'écrivain doit d'abord prendre parti pour son pays. Mais on considère volontiers chez nous que la patrie de Rubens, de Grétry, de Maeterlinck et de Léopold II n'a pas assez d'envergure pour requérir l'attention et orienter la pensée d'un intellectuel de grande classe. Tel, au moment de ramener sur la terre des réflexions naturellement enclines à flotter dans les hautes sphères, s'aperçoit soudain qu'il est né à Gand ou à Liège, non à Londres ou à Paris, et n'en revient pas. « Comment peut-on être Belge? » Mais passons. Eric de Haulleville oublie si peu quelle est sa nationalité qu'il en tire des obligations supplémentaires, enchérissant sur le patriotisme français des Français, anglais des Anglais. A la rigueur, notre champion d'un interventionnisme spirituel admettrait que Jean Giono et que Bernard Shaw prissent des libertés avec les conformismes officiels de leurs pays respectifs. Par contre, un écrivain wallon ou flamand aurait le devoir — selon lui — de les accepter en bloc, ces conformismes, justement parce que la Flandre et la Wallonie ne sont pas en péril.

Je ne jurerais pas d'avoir saisi exactement sur ce point le raisonnement de l'auteur, parfois subtil à l'excès, du *Voyage aux îles Galapagos*. Mais « ce qui est net et clair » — il le dit lui-

(1) Dans la revue *Documents*

Chauffez-vous au

COKE de TERTRE

(100 % belge)

le meilleur et le moins cher
des combustibles

Spécialement recommandé aux

Communautés religieuses,
Pensionnats et Instituts

Demandez-le à votre fournisseur
habituel ou écrivez à

Coke & Sous-Produits de Tertre
(Comptoir Commercial) S. A.
48, rue de Namur, Bruxelles



DEVROYE-FRÈRES

ORFEVRES

AVENUE DE LA COURONNE 368

BRUXELLES

Matières premières pour Papeteries

:: CLASSEMENT ::

Destruction d'archives et de vieux Papiers

DÉCHETS de LAINE et COTON

A. GOREZ-RIGAUT

Rue Colompré, 109, BRESSOUX-lez-LIÈGE

Téléphone 15863

Chèques Postaux 107479

CÉRAMIQUES

de la lys

Morcke lez Courtrai



Carreaux céramiques de pavements en grès cérame fin

Société Anonyme

Naamlooze Vennootschap

Belgique

Téléphone Courtrai 629.

België

Compte chèque postal : 223.012. — Reg. du Com. : Courtrai 483

Fabrication de tous types
d'agglomérés de liège, pour
isolation de tous genres

la quercine

s. a.

188, chaussée de Vilvorde
BRUXELLES (N. o. H.)
Téléphones : 26.28.70 et 26.59.70

ISOLATION DE :

*Caves de brasserie - Salles de conservation des
fruits - Entrepôts frigorifiques - Tuyauteries d'eau
froide, d'eau chaude, de chauffage central. —*

Isolation thermique et acoustique

Tapis de bain - Descentes de lit en liège Suberlino

Ch. Le Jeune Limited

SOCIÉTÉ ANONYME

TOUTES ASSURANCES

Téléphone :
319.70 (4 lignes)

Télégrammes :
Charlejeune

BUREAUX :
17, rue d'Arenberg
ANVERS



**REGARDEZ DONC
VOS CHAUSSURES**

Nugget Polish leur donnera un éclat splendide et durable. Grâce à Nugget, elles ne paraîtront ni fatiguées ni défraîchies par la marche et l'usage. En outre, Nugget protège le cuir contre l'humidité et prolonge ainsi la vie de vos souliers. NUGGET conserve aux chaussures leur souplesse et augmente le confort de la marche. NUGGET donne au cuir un éclat riche et intense.

En toutes teintes mode.

"NUGGET"

LA QUALITÉ SUPRÊME

même — « *c'est le choix d'un drapeau que l'on défend lorsqu'on n'y est pas obligé* ». Obligé moralement, ou matériellement obligé?... Cet aimable paradoxe reviendrait, selon le cas, à proclamer que la seule façon légitime de faire la guerre est celle des volontaires des Légions étrangères et des Bataillons internationaux, ou bien à découvrir dans on ne sait quelle *obscurité* du devoir militaire un fondement nouveau de l'objection de conscience.

Quoi qu'il en soit, enregistrons avec résignation — en vertu du principe qu'on aura « tout vu », ou « tout lu » — une opinion d'après laquelle le rôle de l'écrivain consiste tout ensemble à se garder « l'esprit libre » — et à prendre pour argent comptant des « raisons toujours mêlées, parfois obscures ». Tout cela relève d'une telle confusion entre le point de vue sentimental, le point de vue moral et le point de vue logique, qu'on ne sait par quel bout attraper le nœud gordien de la dialectique haultevillesque et qu'on se demande enfin si ce que défend le sympathique inventeur de cette dialectique, ce n'est pas surtout son droit au caprice, les libres allures de sa passion.

* * *

Essayons cependant de l'attirer sur un terrain ferme; essayons de tirer de son propos autre chose qu'une confiance personnelle, qu'une explication de caractère, déguisée en déclaration de principes. Il semble bien que le collaborateur de *Documents* parte d'un postulat qu'on pourrait formuler comme suit : en cas de guerre, ou de grave crise politique, les littérateurs des pays neutres doivent se ranger dans l'un ou dans l'autre camp, parce qu'ils sont les serviteurs de l'esprit et que « l'esprit n'est pas neutre ». Il n'est pas neutre, en ce sens qu'il ne saurait faire la part égale, à tout moment et en toute chose, entre la vérité et l'erreur. Mais qui ne voit que cette alternative n'a pas le moindre rapport avec l'antagonisme de deux belligérants, *quels qu'il soient*?

A priori, on pourrait attendre des écrivains belges, comme de tous les écrivains point entièrement requis par les impératifs du patriotisme, qu'ils tâchent *d'y voir clair* dans les faits et dans les idées qu'entraîne ou qu'évoque au jour le jour la conflagration européenne. Ce n'est pas à l'esprit qu'il revient de choisir un parti, avec toutes les concessions que cela comporte dans l'ordre de la pensée, c'est au cœur, c'est à la conscience, apanages de tout homme bien né. *En tant qu'écrivains*, nous n'avons pas à juger ni à aimer : A comprendre, mon Dieu, à comprendre! Mais ce mot *d'écrivain* n'est pas le mot propre.

Voyons les choses comme elles sont. Les neuf dixièmes des gens de lettres ne sont pas plus aptes, ès qualités, à s'occuper des événements internationaux que leur bottier ou que leur concierge. En quoi, — je vous le demande —, un faiseur d'odes, un conteur de fables, un spécialiste de la nouvelle à la main ou de la comédie en trois actes se révèle-t-il capable, *a priori*, de démêler l'écheveau de la haute politique ou même de déterminer les critères d'après lesquels cette besogne doit être menée? Paul Verlaine ou Henri Becque, Alain-Fournier ou Guy de Monpassant eussent-ils, à notre époque, exprimé des préférences pour l'idéologie « totalitaire » ou « démocratique », d'abord cette manifestation n'eût pas eu plus de portée que celle, analogue ou contradictoire, de n'importe quel Français moyen; ensuite il ne se fût établi aucune relation entre la valeur propre de cette manifestation et la valeur propre de *Bel-Ami*, du *Grand Meaulnes* des *Corbeaux*, de *Jadis et naguère*.

Ce n'est que dans l'absurde mythologie romantique que se trouve stipulée la mission sacerdotale du poète, mis par le naïf Hugo au rang des mages et des conducteurs de peuples. En fait, le poète n'est qu'un artiste comme les autres, plutôt idoine

au divertissement de ses contemporains qu'à leur édification et en général tenu à l'écart des réalités sociales par ses tendances irrésistibles à l'abstraction de quintessence. Sa conception du monde — pour reprendre l'expression d'Eric de Haulleville — n'a pas cours en dehors du cadre de son imagination. Comme le disait si bien Barrès, les choses et les gens, les faits et les gestes n'ont guère d'intérêt pour l'écrivain pur que comme sujets d'excitation lyrique. A Dieu ne plaise que l'on aille demander des jugements sûrs, valables pour toute une génération, à ces hôtes enchantés de l'évanescent Parnasse!

* * *

Ces jugements, sans doute peut-on du moins les demander à certaine catégorie d'écrivains, plus près de la science que de l'art, moins soucieux d'harmonie que d'exactitude; à savoir ceux qui portaient, dans l'ancien langage, le beau nom de philosophes. Il fut un temps où la voix de ces authentiques découvreurs et défenseurs du juste et du vrai sut se superposer heureusement à celle des hommes d'Etat, trop souvent portés à ériger en principes d'action les médiocres nécessités de la politique quotidienne. Au XVI^e, au XVII^e siècle, la liberté d'esprit des penseurs pouvait être poussée aussi loin qu'on eût voulu, sans dommage pour la collectivité, parce que les penseurs n'avaient aucune influence directe sur la conduite des affaires publiques. Depuis cent cinquante ans, il n'en est plus ainsi; c'est le publiciste qui fait l'opinion et c'est l'opinion qui entraîne les Gouvernements. Tout ce qu'on écrit est (si peu que ce soit) *de conséquence*; selon des incidences, avec des nuances et des retournements extrêmement difficiles à calculer. Il s'ensuit que le philosophe moderne n'a plus le droit d'exprimer sans contrôle « ses profondes préférences personnelles ».

D'autant moins que — l'expérience le prouve — l'intervention des littérateurs dans la vie des nations a presque toujours donné des résultats exécrables. On peut penser ce qu'on veut de la Révolution française : personne ne donnera le phénomène historique dont elle est le type pour un bienfait en soi. Or la responsabilité de 89 et de 93 repose en grande partie sur les écrivains du fatal Dix-Huitième. C'est à force d'avoir fait confiance à l'esprit politique des gens de lettres que la Fille aînée de l'Eglise connut les violences et les affres d'une subversion dont nous ressentons encore les funestes effets. Taine aimait à dire que cette subversion se définissait d'ailleurs « la royauté des gens de lettres », et que Napoléon, incarnation de la Révolution expansive, n'était rien de moins que « l'homme de lettres couronné ». Il suffit de suivre le fil de l'histoire pour tomber à chaque pas sur des écrivains en train de faire des gaffes politiques — d'habitude avec les meilleures intentions du monde. Sous la Restauration comme au grand « tournant » européen de 1848, sous le Second Empire comme au cours du dernier Entre-deux-guerres, toujours l'immense majorité des noircisseurs de papier se présente du mauvais côté de la barricade; je veux dire parmi les gens qui feront péremptoirement la preuve, au cours de la période suivante, de leur impuissance ou de leur aveuglement. Et cela n'a rien d'étonnant. Le propre de la littérature, même philosophique, est d'enfermer les choses dans des formules. Or le goût des formules est ce qu'il y a de plus contraire au sens politique, lequel doit aller en outre — concession insupportable à toute littérature qui se respecte — d'imperfection en imperfection.

C'est tout juste si un petit nombre d'écrivains spécialisés, assez humbles pour accepter les faits dans toute leur coutumière incohérence, assez souples pour oublier dans ce domaine les exigences naturelles de l'esprit, assez avisés pour mettre l'*utilité*

certaine presse, qui ne cesse de confondre l'essentiel et l'accessoire, sa boutique privée et les affaires publiques, pourquoi le gouvernement ne trouve-t-il pas le moyen de parler directement au pays, de communier avec lui, de s'appuyer sur lui, de collaborer avec lui, de donner aux Belges la conscience de l'effort magnifique que, simplement, sans ostentation, ils font, tous ensemble, pour le salut de la Patrie?...

TESTIS.

En quelques lignes...

Pour le cinquantième de Fustel de Coulanges

Voilà un demi-siècle qu'il est mort : et son enseignement demeure. L'auteur de la *Cité antique* avait, sur tant d'autres historiens, cette supériorité que donne l'humanisme : « L'âme humaine », a-t-il écrit, « est le véritable objet de l'étude... Je ne vais point à la recherche d'une marche perdue de l'Acropole, mais de l'homme d'hier et d'aujourd'hui. »

Dans un article que publie *Notre Combat*, le courageux et vivant hebdomadaire de Robert Denoël, L. de Gérin-Ricard montre, sur la foi des textes, combien l'histoire des Gaules avait fortifié Fustel dans son amour de la civilisation latine, chrétienne et rayonnante. « Ni Grégoire de Tours, ni Jordanès, ni Salvien, ni aucune des nombreuses Vies des saints de cette époque (l'époque des invasions germaniques) ne font l'éloge des vertus germaniques. La pensée que ces nouveaux venus valussent mieux que les anciens habitants ne paraît être venue à l'esprit ni des Gaulois, ni des Germains eux-mêmes. Si d'ailleurs on regarde les faits et que l'on compare, d'après les documents et sans partialité d'aucune sorte, l'état moral de la Gaule avant et après l'entrée des Germains, on est forcé de reconnaître qu'avant cet événement la vie privée était plus calme, mieux ordonnée, plus régulière, et qu'après ce même événement, il y a eu beaucoup plus de convoitises, de débauches et de crimes. »

Ce texte de Fustel n'est point inspiré par la mauvaise foi du partisan. Nul n'était plus scrupuleux que celui qui a formulé la loi de la « chasteté de l'histoire ». Pourtant, le directeur de l'Ecole normale, ne craint pas de juger sévèrement l'Allemagne éternelle : « Je ne sais », disait-il des historiens allemands, « s'il y en a parmi eux qui soient capables de parler avec calme des batailles de Bouvines ou d'Iéna, d'Arminius ou de Conradin, des vertus des Germains de Tacite ou de l'essence germanique de certains radicaux... Ils connaissent les textes et analysent dans la perfection tous ceux qui n'ont aucun rapport avec l'histoire de leur patrie; mais ici l'analyse prend un caractère particulier; leur texte se prête à toutes les idées qu'ils ont d'avance en l'esprit, à tous les sentiments qui bouillonnent dans leur cœur. Ils l'interprètent, ils le modifient, ils en font ce que leur sentiment veut qu'il soit. Ils ont toujours, même en érudition, l'humeur guerroyante. Ils entrent dans un document comme dans un pays conquis, et bien vite ils en font une terre d'Empire. »

Quand on s'est fourré le doigt dans l'œil...

Connaissez-vous M. Gabriel Trarieux d'Egmont? Ce gentil-homme distingué consacre ses loisirs à l'astrologie. Il avait tâté du théâtre, du roman, publié des poèmes. Mais l'occultisme et

la prémonition nourrissent mieux leur homme. Et voici revenu parmi nous le Sâr Péladan.

Après qu'il eut lancé des bouquins théoriques et très prudemment nébuleux (*Cassandre ou peut-on prédire l'avenir? — Ce qu'il faut connaître de l'occultisme*), M. Gabriel Trarieux d'Egmont, encouragé par les gros tirages, se risqua sur le terrain moins ferme des prévisions à échéance fixe.

Que sera 1938? interrogeait un bouquin destiné à franchir le cap des 10.000. Et la réponse figurait sur la couverture : « Année de transition difficile en attendant la dictature prochaine. » On eût pu se compromettre davantage. Mais l'astrologue avait le mérite d'énoncer, pour les douze mois à venir, quelques timides pronostics.

Pour 1939, il renouvela l'expérience. Et un livre, qui tira à 15.000, prévoyait — tout simplement : « Année trouble, incertaine, avec redressement progressif... » M. Gabriel Trarieux d'Egmont avait oublié d'annoncer la guerre. Cette disgrâce, il la partageait d'ailleurs avec les autres astrologues : pas un bonnet pointu n'avait vu, dans le ciel, la conjonction menaçante des astres maléfiques; pas un n'avait entendu hennir le cheval « pâle » de l'Apocalypse!

Qu'eussiez-vous fait, dans le cas navrant de M. Gabriel Trarieux d'Egmont?... Changé de métier? jeté au feu vos tables de direction? tourné le dos à vos curseurs?... M. Gabriel Trarieux d'Egmont, lui, continue. Il publie un nouveau volume, dont il escompte grand profit : *Essai de prévisions sur la guerre*. Et seule la modestie du titre est un hommage indirect à la fantaisie des planètes.

Il paraît que l'astrologie est hors de cause, que seuls doivent battre leur coulpe ses « interprètes imparfaits ». Au demeurant, vous saurez que, « selon toute apparence », la guerre s'achèvera l'an prochain (soit, en 1940), entre le printemps et l'automne, et que, dès le printemps, la victoire des Franco-Anglais est certaine.

Ce brave Trarieux d'Egmont vaticinait ainsi à l'automne passé. Les fameuses « Directions hindoues » (c'est le fin du fin de l'occultisme dernier cri) annonçaient, pour le 8 janvier 1940, des troubles intérieurs en Allemagne. Pluton a menti. Attendons, pour le 3 mars (où le soleil sera en trigone à Mars), les opérations victorieuses que lit notre Cosinus sur la Carte Vennale.

Et ne manquons pas de souligner que le bout de l'oreille perce, quand l'astrologue patenté déclare, en une sorte de post-scriptum, que, d'après sa science infaillible, « la fin de l'Eglise catholique ne signifie pas nécessairement la fin du Christianisme, mais celle d'une Confession chrétienne ».

Coiffons ce Gabriel du bonnet d'âne et renvoyons-le au « *Tu es Petrus...* »

Les berceaux d'Italie

Le journal de ce matin nous apprend — et c'est, pour nous Belges, un sujet de fierté — qu'un « heureux événement est attendu dans la famille princière de Piémont. » Ainsi donc, s'affirme, au Palais de Naples comme dans les plus humbles chaumières des *contadine*, cette vertu démographique qui fait les nations puissantes et respectées.

Les récentes statistiques publiées sur le mouvement de la population italienne pendant l'année 39 montrent que le Duce avait vu juste, quand il lançait le mot d'ordre : « Croissez et multipliez! » De 1936 à 1939, les Italiens sont passés de 43 millions 297.000 à 44.540.000; et l'accroissement, pour l'année dernière seule, a dépassé les 461.000 unités. Si l'on tient compte du fait que l'excédent des immigrants sur les émigrants n'intervient guère, dans ce chiffre, que pour quelque 10.000, on conviendra

que c'est aux mères de toute l'Italie qu'il faut faire honneur de la victoire des berceaux sur les cercueils.

De toute l'Italie?... Distinguons. Les provinces du Nord, les provinces piémontaises sont moins prolifiques — beaucoup moins — que les provinces du Midi. Se vérifie, une fois de plus, cette loi démographique qui veut que l'industrialisation d'une région ne s'opère qu'au détriment des vertus familiales. C'est aux champs, c'est dans la vie rude et saine de l'agriculteur, du berger, que l'Italien trouve, aujourd'hui comme hier, le secret d'une vailante fécondité. A cet égard, il est curieux et sympathique de constater que la province qui s'inscrit en tête du palmarès des naissances est la province de Lybie. Là sont partis, pleins de foi patriotique, des dizaines de milliers de colons recrutés dans les zones les plus pauvres de la *Mater Italia*. La plus belle récompense, ils l'apportent au fondateur d'empire : et c'est une moisson de bambini, futurs défricheurs des sillons neufs. Après la Lybie, se classe la province de Littoria. Littoria est cette cité jeune que le génie mussolinien créa sur l'emplacement, autrefois désolé, des marais Pontins.

Pareils exemples, comportent leur signification haute. Mais il faut bien rappeler, hélas! que, pour 1936, 1937 et 1938, la France compte, respectivement, 15.000, 19.000, 30.000 cercueils de plus que de berceaux!

Le « *Mercur*e de France » a un demi-siècle

C'est, fort exactement, le 15 décembre 1939 que le *Mercur*e de France est entré dans la cinquantième année de son existence. Le directeur de la revue avait songé à commémorer cet événement dans le n° 1000, qui eût été consacré entièrement au souvenir d'Alfred Vallette et des principaux fondateurs. Mais l'économie de guerre en a décidé autrement : le *Mercur*e étant devenu mensuel (de bi-mensuel qu'il était), le n° 1000 ne paraîtra que le 1^{er} août de cette année...

En attendant, rappelons, d'après Alfred Vallette lui-même (cette déclaration est de 1893), le programme du *Mercur*e à ses débuts : « L'unique but des fondateurs du *Mercur*e de France était de créer une publication sérieuse, durable, où dire tout ce qu'ils voulaient, dans la forme qui leur convenait, sans se soucier le moins du monde de plaire ou de déplaire au public, au risque même de ne point trouver de public : ils en ont maintenant un et qui grossit tous les jours, preuve manifeste que leurs idées jugées si subversives par nos bons Prudhommes correspondent tout de même à quelque chose dans le public. Mais, pour les sortir, ces idées et ces formules d'art *subversives*, il leur fallait une publication à eux; car c'était impossible dans la « grande presse », banale par définition, puisqu'elle se vante de représenter l'opinion de la foule et que les financiers qui la dirigent sont avant tout curieux de faire des affaires et, par conséquent, de plaire à cette foule. »

En vérité, le *Mercur*e de France fut surtout, entre 1890 et 1900, le rendez-vous des poètes symbolistes. C'est ce qui l'imposa à toute une génération dégoûtée du naturalisme et des post-parnassiens.

Parmi les tout premiers collaborateurs, citons Jules Renard, G. Albert-Aurier, Jehan Rictus, Ernest Raynaud, Louis Dumur, Jean Court. Ces fondateurs étaient aussi des « cotisants » : avec une mise de fonds de 75 francs, le *Mercur*e (qui n'était encore que la *Pléiade*) fut — audacieusement — lancé...

L'adhésion sensationnelle fut celle de Rémy de Gourmont. Puis, vinrent Laurent Tailhade, Saint-Pol-Roux, Albert Samain, Charles Morice, Pierre Guillard, Rachilde. En 1896, le *Mercur*e publiait *Aphrodite*, de Pierre Louys : ce fut le succès.

Depuis la mort d'Alfred Vallette (28 septembre 1935), Georges Duhamel a dirigé la vivante revue. Le directeur actuel est M. Jacques Bernard, qui est plutôt un « technicien ».

On sait que la revue s'est adjoint une maison d'éditions, qui compte à son actif plus de huit cents volumes, parmi lesquels l'œuvre entière de Henri de Régnier et la traduction de Nietzsche.

John Wesley

Anglican schismatique malgré lui

Un homme au XVIII^e siècle a changé les mœurs, peut-être même les destinées de l'Angleterre : le réformateur John Wesley. Il évangélise les plus pauvres gens que délaissait la religion nationale trop aristocratique; il prêche en plein air aux mineurs et aux tisserands rassemblés en foule pour l'entendre; il réveille — et parfois jusqu'à l'exaltation — l'âme religieuse de son pays. Il meurt en 1791 dans sa quatre-vingt-huitième année et son influence posthume s'exerce à travers tout le XIX^e siècle anglais.

Wesley ne voulait fonder qu'une congrégation fervente au sein de l'anglicanisme. Il fomenta pourtant par la force des circonstances le schisme qu'il voulait éviter. C'est ce que raconte Agnès de la Gorce dans les pages qui suivent, fragments d'une importante biographie de Wesley qui paraîtra chez Albin Michel sous le titre : Wesley, maître d'un peuple.

Wesley vécut sous le signe de l'éloquence. Le 7 avril 1778, lord Chatham, pour la dernière fois, s'était rendu à la Chambre des Lords. Il parut, appuyé sur des béquilles, si ravagé par la maladie qu'il disparaissait presque sous sa houppelande de velours. Les colonies américaines proclamaient leur indépendance et lord Chatham exhalait sa douleur patriotique : « Mes Lords, je me réjouis de n'être pas encore dans la tombe avant d'avoir protesté contre le démembrement de cette très ancienne et très noble monarchie... » Tantôt sa voix se perdait comme le souffle d'un mourant, tantôt elle s'élevait, par le suprême effort d'une énergie qui ne consentait pas à périr : « Verrons-nous ce royaume qui a survécu aux pirateries des Danois, aux incursions des Ecossais, à la conquête normande, verrons-nous ce royaume qui a bravé la menace de l'Invincible Armada, tomber à genoux, comme un vassal, devant la Maison de Bourbon ? » Le jeune William Pitt soutint dans ses bras son père qui défaillait. Ramené chez lui, lord Chatham ne tarda pas à expirer.

L'événement qui avait suscité cette flamme suprême d'éloquence troublait John Wesley à cause d'un dilemme douloureux qui se posait devant lui. L'Amérique ne lui avait-elle pas réservé le plus grand échec de son existence — sa mission malencontreuse à Savannah? Et pourtant, par une ironie de sa destinée, ses disciples devenaient de plus en plus nombreux en Amérique. On recensait près de quinze mille méthodistes, en 1784, dans les provinces lointaines, perdues pour l'Angleterre. Or Wesley, l'apôtre — car il l'était jusqu'au fond de l'âme — veillait et s'alarmait. Comment diriger ce troupeau privé de pasteurs? Les Eglises nationales n'opposent qu'une faible résistance aux bouleversements politiques; le même orage qui détruisait la domination anglaise ébranlait l'anglicanisme; des clergymen se voyaient contraints de fuir; nombre de paroisses — et surtout en Virginie — se trouvaient à l'abandon. Bien qu'officiellement

anglicanes, les confréries de Wesley passaient pour suspectes à l'anglicanisme; elles n'éveillaient aucune défiance; elles attiraient les foules désemparées. Mais à quel sacerdoce allaient-elles recourir? Un missionnaire méthodiste américain, Francis Ashbury, que les audaces n'effrayaient pas, implora de Wesley qu'il lui fournit des ministres pour le culte. L'Eglise nationale demeurait indifférente à la situation religieuse d'un pays qui n'appartenait plus à l'Angleterre. Alors, pourquoi Wesley, qui cherchait à délier l'anglicanisme des entraves qui le paralysaient ne profiterait-il pas de la circonstance pour se créer son propre clergé? Mais alors, ce serait la consommation du schisme! Et c'est ce que Wesley redoutait par dessus tout. Il voyait se déchaîner les ambitions des évangélistes populaires instruits par lui et qui, non contents de prêcher, réclamaient le pouvoir de baptiser et celui de célébrer la Cène du Seigneur. Cela, Wesley le leur refusait obstinément. Il guettait même les symptômes du schisme pour les combattre énergiquement. Ainsi se fâchait-il, lorsque ses missionnaires usurpaient le nom de *ministres*, et lorsque, par mégarde, on appelait *chapelles* les foyers de son œuvre — vocable inexact, puisque le culte se célébrait ailleurs. Le méthodisme n'était qu'une grande famille religieuse fondée pour la régénération de l'anglicanisme — Wesley ne se lassait pas d'insister sur ce point. Hors de cette réforme intérieure, il pressentait son échec. Il ne voulait que vivifier son Eglise au moyen de la sainteté.

Lorsque Wesley, fatigué de se perdre dans le labyrinthe des doctrines, n'avait plus cherché que des exemples, l'attitude de ses disciples en face de la mort lui avait paru l'argument suprême. Quand ses ennemis attaquaient son œuvre, il leur répondait que les méthodistes savaient bien mourir. Toute sa vie, depuis l'époque d'insolence où il défiait les prélats, jusqu'au jour de sa vieillesse où un évêque — celui de Saint-David's — s'inclina devant lui, nous voyons John Wesley pénétrer dans les chaumières afin d'assister l'un ou l'autre disciple mourant. Tant de fois ces artisans, ces mineurs avaient affirmé dans les strophes de leurs cantiques leur mépris du trépas! Ils abandonnaient avec une face sereine et des paroles bibliques un monde où nul ne s'était apitoyé sur eux, sauf ce Christ aux mains sanglantes qu'un petit clergyman, différent de tous les autres, rapprochait de leur misère. Une fileuse de laine, baptisée selon les Saintes Ecritures, Ruth, Rachel ou Judith, agonisait auprès de son rouet et son dernier soupir était un acte de foi : « Je sais que mon Rédempteur est vivant et que je ressusciterai... » Il arrivait qu'aux sons de la harpe — car parfois les plus pauvres familles en possédaient une — un hymne funéraire de Charles Wesley célébrait la délivrance d'une âme :

*Par la foi déjà nous contemplons
La Céléste Jérusalem,
Ses murs sont faits de jaspe et d'or.
Ses édifices de cristal...*

*Là se rencontreront tous les marins de l'équipage
Qui navigèrent avec leur Sauveur pour pilote,
Ils chanteront leur joie et se tendront les bras
Eux, les vainqueurs de la souffrance et du trépas...*

Wesley répétait : « Les méthodistes savent bien mourir! » Toutes les curiosités de la nature attiraient son esprit, constamment en éveil, et bourré de connaissances comme les musées de cette époque d'objets disparates. Il y avait en lui du médecin empirique et du gentilhomme amateur de jardinage. Il s'intéres-

sait à la croissance de deux aloès géants qui poussaient, l'un à Rome, l'autre à Madrid. Mais la sainteté, la fleur miraculeuse, n'était-elle pas le phénomène le plus digne d'attention? Ses contemporains ne pensaient pas de la sorte. *Fanatisme! Crédulité!* ils jetaient des paroles méprisantes et passaient outre. Cependant Wesley, lorsque sa tournée de missionnaire le ramenait au port de Saint-Ives en Cornouailles, ne manquait pas de visiter une pieuse méthodiste chargée d'épreuves : elle soignait une fille malade, pleurait ses fils perdus en mer et goûtait dans sa plénitude la paix de Dieu. Mais un rebut de l'humanité l'intriguait davantage, quelqu'un dont il ne dira ni le nom ni la patrie, une créature difforme dont un chancre rongea le visage, mendiant sortie d'une ancienne cour de miracles. Pour Wesley, elle incarnait le miracle parce que sa volonté, sans rébellion, s'unissait à celle de Dieu et qu'elle se proclamait heureuse.

* * *

L'âme de Wesley planait très au-dessus de son œuvre, et ses disciples, étrangers à son éducation, s'éloignaient de son idéal. Vainement il les adjurait de rester fidèles à l'Eglise d'Angleterre : « Je t'aime de tout mon cœur — écrivait-il à John Nelson — et toutefois je préférerais te voir couché dans ton cercueil que ministre dissident. » D'autres s'efforcent, sans y réussir, de briser les cadres du conformisme; Wesley par la force de son ascendance puritaine fut le dissident malgré lui.

Dès les commencements de son œuvre, il avait craint que le réveil religieux n'aboutisse à un schisme. En 1758, il publiait l'un de ses tracts les plus convaincus : *Nos raisons pour rester unis à l'Eglise d'Angleterre* ; il invoquait douze motifs qu'il exposait avec son habituelle précision. Quand se réunissait l'assemblée annuelle du méthodisme, Wesley rappelait à ses disciples leur devoir de fidélité. Il désavouait ses missionnaires indociles, qui prêchaient sans veiller à ce que l'heure de leur sermon ne coïncidât point avec celle du service anglican. Non content d'infliger des blâmes, il prononçait des excommunications, dépassant ses pouvoirs ecclésiastiques afin de corriger les présomptueux. Mais lorsque le pasteur parlait d'abandonner son troupeau, s'il s'engageait dans les sentiers périlleux du schisme, les voix de ses contradicteurs s'élevaient. Les méthodistes réclamaient comme un affranchissement ce que lui, le chef, regardait comme une catastrophe. Wesley prenait alors conscience de sa solitude. L'Eglise d'Angleterre signifiait pour lui tout simplement l'Eglise — celle qu'il avait voulu rapprocher du peuple anglais. Vaine tentative, peut-être! La religion nationale fondée sur les ruines des monastères par les princes, les prélats, les grands seigneurs ne serait jamais l'Eglise choisie du peuple. Les foules miséreuses d'Angleterre suivaient au XVIII^e siècle Wesley, — comme elles suivront, au XIX^e siècle, le cardinal Manning — à cause de leur non-conformisme essentiel.

Lorsque Wesley, le maître d'Oxford, plaidait en faveur des respects publics, des traditions anciennes, lorsqu'il figurait le messager de l'Eglise nationale, il se sentait incompris de ses auditeurs. Ses vrais disciples — ceux d'Oxford qui, sous les arches des vieux cloîtres poursuivaient un idéal mystique — n'étaient-ils pas morts ou dispersés? Jadis, durant les lectures à haute voix du *Paradis perdu* qui impressionnèrent son enfance, il y avait un vers que John Wesley distinguait entre tous les autres, comme s'il présageait son destin; le cri de révolte poussé par Satan :

Mieux vaut régner dans les Enfers qu'obéir au Ciel.

Le clergyman audacieux régnait sur l'enfer de la forge et de la mine, mais il paraissait devenu l'esclave d'une suprématie populaire désirée par son humeur impérieuse. Et certains jours,

une voix lui soufflait : « Si tu n'avais fondé, en fin de compte, qu'une secte aride, ennuyeuse, désolée? » La voix de son ennemi, du petit diable sceptique qui lui inspirait la désillusion!

Wesley imposait silence à l'ennemi. Mais il voyait la pente qui l'entraînerait fatalement vers le schisme. Du moins ne prononcerait-il jamais ce mot terrible. Son geste de schisme ne serait qu'un geste apostolique déterminé par des circonstances exceptionnelles.

La détresse de ses disciples américains privés des secours spirituels semblait à John Wesley de plus en plus émouvante. Les évêques anglicans refusaient l'ordination à ceux qui avaient cessé d'être les sujets du roi George. Une heure propice sonnait pour Wesley. Il vit une terre à conquérir, et sut la conquérir d'un geste prompt. La carrière du réformateur s'ouvre par un coup d'Etat : chassé des temples, il s'en va prêcher en plein air aux mineurs abandonnés de Kingswood; elle s'achève par un autre coup d'Etat, bien autrement téméraire : usurpant le rôle d'un évêque, il ose conférer des ordinations. Il crée d'un geste une vaste communion protestante : l'Eglise méthodiste des Etats-Unis. Mais comme cette audace lui pesait!

Jeune ministre anglican, Wesley se dirigeait vers les tertres charbonneux de Kingswood, d'un pas récalcitrant, l'esprit troublé de scrupules; vieillard, il observait la même attitude hésitante. Les hardiesses de Wesley s'accompagnent de tourments intérieurs comme les vengeances d'Hamlet. Il s'effrayait moins d'un acte que d'un mot. *Le schisme!* Non, il ne fallait pas que ce mot fut prononcé! Le réformateur éprouvait toujours le besoin de se justifier vis-à-vis de Dieu, des autres et de lui-même, et jamais il n'était dépourvu d'arguments. Il se souvint fort à propos d'un ouvrage sur la primitive Eglise qu'il avait lu près de quarante ans auparavant (1); et il réussit à se persuader qu'il n'outrepasserait point ses droits s'il osait, lui simple prêtre, agir en évêque. Son empirisme rassurait sa conscience. Il adoptait — faute d'en trouver une autre — la solution la plus téméraire. L'Eglise anglicane dépérissait en Amérique : il fallait la ressusciter sous une forme rajeunie. Wesley s'entraînait à son coup d'Etat; — ce grand audacieux fut un indécis qui lutta victorieusement contre lui-même. Il s'absorbait dans son monologue intérieur :

« Oui, — songeait-il — je puis abjurer mes scrupules et m'octroyer pleine liberté. Je n'enfreins aucune loi, mais j'envoie des ouvriers à la moisson... »

Le fameux geste du schisme — que Wesley ne voulut jamais reconnaître pour tel — s'accomplit à Bristol, le 1^{er} septembre 1784. La scène ne manqua pas de grandeur : elle se passa chez un obscur disciple de Wesley, Mr. Castleman. Il était 4 heures du matin. Dressé de toute sa petite taille — n'ayant rien pris de la vieillesse sauf un accroissement de prestige, — Wesley imposa les mains à deux jeunes gens. Un simple prêtre osait conférer le sacerdoce. Le soir, le Réformateur enregistrait le fait dans son journal, d'une façon très brève, et comme à regret :

« Enfin décidé, après de lentes réflexions, j'ai consacré Mr. Whatcoat et Mr. Vasey... »

Le 2 septembre, à l'aurore, pareille scène se reproduisit. Wesley renchérissait cette fois sur les témérités de la veille. Il ne se contentait pas de décerner à des laïcs la dignité dont il était investi; il conférait à un ecclésiastique, son ami, le Dr Coke, des pouvoirs supérieurs à ceux que l'un et l'autre possédaient également. L'indépendance religieuse triomphait dans cette ordination d'un évêque par un prêtre. Mais Wesley — le traditionaliste devenu révolutionnaire contre son gré — officiait,

son rituel posé devant lui, d'autant plus soucieux des formes qu'il en avait besoin pour draper son indiscipline. Tandis qu'il imposait les mains au Dr Coke, Wesley se voyait agir, moins comme un prêtre ou comme un évêque, que tel un ancien de la primitive Eglise. Il se laissait absoudre par son illusion magnifique : rêve éternel d'une chrétienté qui recommence.

La cérémonie terminée, Wesley — sans prendre garde à l'ironie de cette recommandation — adjura le Dr Coke de ne pas s'arroger le titre d'évêque. La haute direction du méthodisme en Amérique lui était confiée, ainsi qu'à Francis Ashbury qui l'attendait là-bas. Ils seraient des *surintendants*, jamais des *évêques*.

Dans le port de Bristol, un navire allait appareiller pour l'Amérique, le Dr Coke et ses compagnons s'embarquèrent le 18 septembre. Le *superintendant* se trouvait muni d'un certificat signé de Wesley, le noble document que voici :

« A tous ceux qui liront ces lignes, moi John Wesley, ancien Fellow de Lincoln College à Oxford et prêtre de l'Eglise d'Angleterre, j'adresse mon salut.

» Parce qu'un peuple nombreux dans les provinces d'Amérique, soumis à mes directions, et fidèle aux doctrines et aux lois de l'Eglise d'Angleterre n'a pas assez de ministres pour administrer le baptême et la Cène du Seigneur selon les rites de cette même Eglise; et parce que je n'ai pas trouvé d'autre moyen de lui en donner.

» Sachez donc, vous tous, que moi, John Wesley, me croyant appelé par la Providence, j'ai choisi plusieurs personnes pour ce ministère d'Amérique. Donc, sous l'égide du Dieu Tout-Puissant et sans autre considération que sa gloire, j'ai nommé *surintendant*, par la prière et l'imposition des mains, Thomas Coke, docteur de loi civile et prêtre de l'Eglise d'Angleterre, un homme que je juge bien qualifié pour cette grande œuvre. Aussi je le recommande à tous ceux que regarde cette élection, comme très digne de conduire le troupeau du Christ.

» En témoignage de quoi j'appose ici ma signature et mon sceau.

» Fait le second jour de septembre, l'année du Seigneur mil sept cent quatre-vingt-quatre.

» John Wesley. »

Le délégué de Wesley, le Dr Coke, était un Gallois âgé de trente-sept ans. Recteur d'une paroisse dans le Devonshire, il avait souffert de constater la décadence de l'anglicanisme; humaniste et poète à ses heures, il fut l'un des clergymen instruits que leur inquiétude religieuse guida vers John Wesley. Un jour d'été, il était venu de très loin entendre le réformateur qui prêchait dans la campagne, et celui-ci avait su le gagner à sa cause. Sur le navire qui le rapprochait de l'Amérique, le Dr Coke lisait la *Vie de saint François Xavier*. « Une âme comme la sienne! — implorait-il — ô Seigneur accorde-moi une âme pareille à la sienne! » Le Dr Coke s'était promis d'évangéliser l'île de Ceylan : Wesley lui ordonnait d'aller en Amérique. Dans sa vieillesse, seulement, le Dr Coke partira pour Ceylan, mais il mourra durant le voyage et la dépouille de cet apôtre qu'on a surnommé le *François-Xavier du méthodisme* sera jetée à la mer. Son zèle ne se purifiait pas entièrement des ambitions humaines et, lorsque Wesley l'avait adjuré de ne prendre d'autre titre que celui de *surintendant*, il n'avait répondu que d'une manière évasive.

Au mois de mai 1789, le Dr Coke et son collègue Ashbury, envoyèrent à Washington, président de la nouvelle république, leurs félicitations et l'assurance de leur fidélité. Ils s'exprimaient au nom des confréries américaines dont Wesley leur avait abandonné la direction. Le réformateur ne reprocha pas à ses disciples la promptitude de leur opportunisme. Mais leur adresse était ainsi libellée : « Nous, les évêques de l'église épiscopale méthodiste. »

(1) *Account of the Primitive church*, par Lord KING.

Quoi? les *surintendants* osaient se nommer des *évêques*? En vain le vieillard commandait : l'indiscipline emportait toutes les digues. Et Wesley d'écrire au Dr Coke :

« Comment pouvez-vous, comment osez-vous, vous appeler un évêque? Cette idée m'épouvante. Qu'on me traite d'insensé, de gueux, de malfaiteur, je ne protesterai pas, mais jamais avec mon consentement, le titre d'évêque ne me sera décerné! »

Ce traditionnel savait la puissance des mots; c'est pourquoi il évitait de baptiser ses actions. Moins que jamais; il ne fallait parler de *schisme*. « J'aime l'Eglise d'Angleterre, répétait obstinément le vieillard à ses disciples rassemblés. Si les méthodistes devaient la quitter, je les quitterais. »

Afin d'éviter une scission — qu'il persistait à ne pas croire inévitable — Wesley se reposait sur son ami Guillaume de la Fléchère. Ce descendant d'une noble famille savoisienne dont une branche protestante s'était fixée en Suisse, avait abandonné sa patrie parce que la doctrine calviniste de la Prédestination le rebutait. Devenu Anglais et anglican, Guillaume de la Fléchère s'appelait *Fletcher*. Wesley avait espéré que cet homme doux et ferme, instruit, charitable jusqu'à la plus haute abnégation, saurait empêcher son grand troupeau de s'égarer vers le précipice. Ainsi l'avait-il désigné pour son successeur. Théâtralement il l'avait présenté à ses disciples à l'assemblée générale de 1784 : « Père, voici vos fils! — Frères, voici votre père! » Mais le 14 août 1785, Fletcher mourut de consommation, tout en proférant avec son dernier souffle sa haine du calvinisme qui niait l'amour universel.

Et Wesley se sentit encore plus isolé parmi ses adeptes populaires. Il voyait certains de leurs défauts qu'autrefois lui cachaient ses illusions : leur manque de tact, l'étroitesse de leurs vues, leur langage acerbe. Lui qui leur recommandait jadis de ne pas se montrer trop aimables (*Be not nice!*), devait les supplier de ne pas rabrouer leurs adversaires « comme un archange n'oserait parler au démon ». Seul survivant des jours passés, Charles Wesley désapprouvait les ordinations de Bristol et les deux frères s'opposaient en des polémiques insolubles au bord de la tombe.

* * *

Depuis son mariage, Charles Wesley avait cessé de mener la vie d'apôtre nomade. Il habitait aux portes de Londres le village de Marylebone. Sur ses huit enfants il ne lui en restait plus que trois. Ses fils, Charles et Samuel, avaient émerveillé la société de Londres par la précocité de leur génie musical, en sorte que, devant ces jeunes prodiges, les plus enthousiastes prononçaient le nom de Mozart... La maison de Marylebone se transformait en salle de concert. Aux sons de la harpe, du violon et de l'orgue, les visages des femmes se transformaient comme par magie sous les hautes coiffures poudrées; les larmes montaient aux yeux : « O inspiration, ô merveille de l'inspiration », s'écriait un ardent mélomane, le comte de Mornington, père de Wellington vainqueur de Waterloo. L'aristocratie appréciait autant ces concerts qu'elle dédaignait les prêches des méthodistes.

De loin en loin, Wesley se mêlait à cet auditoire sélect, un peu désorienté par toutes ces grâces mondaines dont il avait voulu perdre l'habitude. Il tendait à réprouver comme une perte de temps les curiosités artistiques favorisées par les loisirs. Sur les collections qui formaient le *British Museum* rudimentaire du XVIII^e siècle, il jetait un regard extrêmement dédaigneux, et cherchait — en vain — la justification d'une existence tout entière employée à rassembler ces choses mortes. Si quelque grand seigneur montrait à John Wesley son château, ses terrasses

et ses grottes artificielles, le puritain murmurait son éternel *Vanitas Vanitatum!* Pourquoi le cœur s'attacherait-il à ce que le feu du ciel doit un jour consumer? Et pourtant, comme il aimait les jardins! Il résistait d'autant plus à l'enchantement d'une vie luxueuse et facile qu'il l'éprouvait au fond de lui-même lorsqu'il se sentait las de ses prêches en plein air et de ses voyages sans fin. Quelque statue de Neptune ou de Junon se mirait-elle dans l'eau d'un bassin? Wesley la considérait avec méfiance pour écrire ensuite dans son journal : « Je ne puis en conscience admirer les images des démons. Or nous savons que les dieux païens ne sont que des démons. » Et lorsque Wesley vit le carton de Raphaël représentant saint Pierre et saint Paul guérissant le boiteux, il s'offusqua d'une fantaisie décorative : deux enfants nus sur le piédestal d'une colonne, aussi beaux qu'inutiles. Inconvenance! Aberration! « Quel dommage — notait Wesley — qu'un semblable peintre soit privé de raison! »

Par la musique sacrée le puritain se laissait émouvoir jusqu'au transport. Charles Wesley — toujours lyrique — plaçait Haendel parmi les élus qui célèbrent le Seigneur avec les étoiles du matin, John partageait ce culte et le *Messie* de Haendel, quand il l'entendit à la cathédrale de Bristol, le toucha comme « la musique la mieux inspirée de l'Evangile ». Wesley daignait qualifier « d'agréables » les concerts donnés par ses neveux, et pourtant il les condamnait comme une occasion de gloriole et de futilité. Il se crut même obligé de blâmer celui qui les autorisait dans sa faiblesse paternelle. Mais Charles Wesley se défendit :

« — Mon frère John, je vous assure que ces concerts trouvent leur place dans les desseins de la Providence ».

« — Et moi, mon frère Charles, j'en suis beaucoup moins certain que vous. » Les fils de Charles Wesley n'inclinaient guère au méthodisme, et le réformateur craignait pour eux « les pièges de Satan ».

Un jour, en 1785, la duchesse de Norfolk — dont la famille était restée fidèle à la foi catholique — vint trouver Charles Wesley. Elle usa de précautions infinies pour lui annoncer une nouvelle qui le frapperait au cœur. Samuel — le plus jeune des deux musiciens — s'était soumis à l'Eglise de Rome. Le vieillard s'effondra. Et la compassion que lui témoigna la duchesse de Norfolk fut d'autant plus vive, que son fils à elle était devenu protestant. Charles Wesley exhala sa douleur dans un hymne : *Prière d'un père pour son enfant que l'Eglise de Babylone tient captif*. Il injuriait copieusement les papes, comme s'ils ne s'étaient succédé sur leur trône d'iniquité que pour lui ravir l'âme du jeune Samuel.

On s'attend à ce que la colère du réformateur éclate, mais non! Est-il à tout jamais fatigué des discussions? Ou sa haine se serait-elle vainement dépensée? Il traite le transfuge avec une largeur d'esprit qui surprend : « *Que vous apparteniez à telle Eglise ou à telle autre* — lui écrit-il — *peu m'importe! Dans l'une ou dans l'autre vous pourrez vous sauver ou vous perdre. Ce qu'il faut, c'est que vous renaissez de l'Esprit.* » Au moment où la secte, qu'il a témérairement fondée, se détache de lui, Wesley paraît abjurer tout sectarisme. Et dans une autre lettre à son neveu Samuel, il le supplie de se conformer à « la religion du cœur », la seule véritable : « *Soyez à votre guise papiste ou protestant, pourvu que vous embrassiez la religion de Thomas à Kempis, de Pascal, de Fénelon.* » La religion du cœur! Wesley n'avait jamais cessé de la contempler douce et lointaine, par delà toutes les controverses acrimonieuses. S'il cherchait des modèles à proposer, toujours la même fatalité s'obstinait à lui montrer des personnages étrangers au protestantisme.

Charles Wesley mourut le 29 mars 1788. Quelques jours plus

Portez
la Joie!
dans les Cantonnements
en offrant à
votre soldat
un
**PHONO
PORTATIF
Columbia**
N° 56
FR. 395 



LES DISQUES
REGAL { LES MOINS CHERS PARMIS LES DISQUES
DE QUALITÉ PARFAITE —
FR. 18 le Disque 25cm. Double Face

171. B. R. M. P. L. M. O. N. N. I. E. R. 14. GALERIE DU ROI - BRUXELLES

EDGARD GRIMARD
MATÉRIEL DE GUERRE
ARMES — MUNITIONS
OPTIQUE

USINE : Quai du Roi
Albert, 106, Bressoux
Téléphone : 252.32

BUREAUX :
90, rue Louvrex, Liège
Téléphones : 139.39 263.65

Ancion-Marx Fabrique d'armes

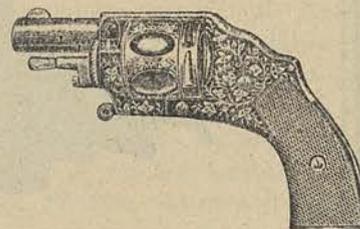
Société Anonyme

28 et 30, rue Grandgagnage, LIÈGE (Belgique)

Adresse télégr : Anciomar-Liège

Téléphone N° 100.02

Armes et Matériel Militaires-Fusils et Carabines de chasse - Carabines et Pistolets de tir - Fusils militaires de réforme transformés en armes de chasse Munitions de toutes espèces - Spécialité de Revolvers fins.



Achats et vente de toutes espèces d'armes p^r collections et panoplies



Établissements P. COLLEYE, s. a.

GRANDE DÉCORATION
SCULPTURE-STAFF
AMEUBLEMENT
TRANSFORMATIONS

18, RUE DES DRAPERS
BRUXELLES

Tél. 11.69.75

ARMES

de
toutes espèces



Fabrique d'Armes Fs.
Dumoulin & Cie, Liège
2, rue Thier de la Fontaine, 2

Fondée en 1849

Belgique

Tailleur - 1^{er} Ordre

DUPAIX

RUE DE LA TRIBUNE. 7. BRUXELLES

(Près du Sénat)



Spécialité de
Costumes, Habits et Habits de Cour

NEUMANN & Co

LIÈGE, rue Saint-Remy, 5 et 7 (Place Saint-Paul)
TÉLÉPHONE 100.32 Compte Chèques Postaux 305.812
A B C Code 5^{me} et 6^{me} Ed. Registre du Commerce N° 90

GROS — DÉTAIL

JOUETS

DERNIERE NOUVEAUTE !



"DES RIDEAUX GARANTIS
SOUS TOUS LES RAPPORTS?"
... impossible!

"C'EST POURTANT VRAI, MADAME!
TOUS LES NOUVEAUX TISSUS
D'AMEUBLEMENT TOOTAL SONT
FORMELLEMENT GARANTIS!"



Invitation :

Voilà en vérité une nouvelle extraordinaire !
Tootal, les plus importants fabricants de tissus
du monde entier, lancent sur le marché une
gamme complète de *superbes tissus d'ameu-
blement* qu'un nouveau procédé de fabrication
permet de garantir *sous tous les rapports* !

Vous êtes cordialement invitée à venir examiner
- sans le moindre engagement - notre magni-
fique collection dans notre salle d'exposition,
18, Avenue de la Toison d'Or, Bruxelles.

★

Voilà qui est formel !

Tissus et articles garantis par Tootal	G ARANTIE TOOTAL	Tissus et articles garantis par Tootal
	TOUS LES TISSUS PORTANT LA MARQUE TOOTAL SUR LA LIÈRE SONT GARANTIS DEVANT DONNER SATISFACTION POUR TOUTE FAUTE IMPUTABLE À NOTS TISSUS. NOUS NOUS ENGAGEONS AU REMPLA- CEMENT OU AU REMBOURSEMENT, SUIVANT LA MARQUE TOOTAL SUR LA LIÈRE. TOUTE RECLA- MATION DOIT ÊTRE ADRESSÉE À VOTRE FOURNISSEUR.	
TOOTAL		
Article : _____		

Exigez ce bon de garantie avec tout
achat d'un tissu Tootal.

Tissus d'ameublement **TOOTAL**

IMPRIMES * BROCARTS * VOILES * FILETS * CHINTZ * ETC.

tard, le réformateur, présidant un service religieux, entonna l'hymne de son frère, *Jacob luttant avec l'ange* :

*Viens ô toi, voyageur inconnu...
... Mes compagnons s'en sont allés,
Je suis resté, seul avec Toi...*

La voix sonore qui sur les grèves de Cornouailles luttait avec le bruit des vagues se brisa dans un sanglot. Wesley songeait à celui qui venait de disparaître — le dernier compagnon d'un idéal qui, malgré le développement extraordinaire du méthodisme, ne parviendrait point à se réaliser. L'émotion du vieillard gagna les fidèles. Les prêches de Wesley provoquaient des larmes, mais jamais on ne l'avait vu pleurer.

AGNÈS DE LA GORCE.

La Lecture de « Bérénice »

par Jacques Copeau

Le maître d'équitation, Baucher, sur la fin de sa carrière ayant traversé le manège au pas de son cheval, revint et dit à un témoin : « Je suis au comble de mon art : marcher au pas sans une faute. » Jacques Copeau s'est porté lui aussi au comble de son art, l'autre jour, en lisant *Bérénice*. Il a traversé la tragédie de Racine, s'il est permis de dire, au pas de sa voix, la bridant, la mesurant, sans une faute. Il est clair qu'on ne parle pas de ces accros de langue dont on ne porte l'absence qu'au crédit de débutants, mais de cette harmonie spirituelle que la voix ne fait que rendre sensible à l'oreille et dont Copeau a déroulé le tissu musical sans l'ombre d'une défaillance, sans un défaut.

Quelques jours plus tôt, nous l'entendions dans les incantations chorales des *Perses* d'Eschyle. Il avait notamment donné du chœur final, aux prises avec Xerxès, une interprétation dont il détient seul le secret dans le théâtre d'aujourd'hui. Je dis le théâtre car il en relève dans ses « lectures », aussi étroitement que M. Denis d'Inès ou M. Jean Hervé de la Comédie-Française et aussi, dans une certaine mesure, de la Comédie-Française, dont il est co-directeur, qu'il relève, par la pureté de l'accent, de la prononciation, par le style enfin.

Il fallait entendre Jacques Copeau, de sa voix qui est un orgue, orchestrer le thrène du chœur iranien, faire sonner ces noms aux consonnances exotiques, tout chargés de poésie, puis, jouant une fugue vocale sur la suite des « Hélas! hélas! », adopter l'ampleur et le nombre choral, suggérer la danse orchestrique et jusqu'au bruit sourd des pieds du chœur frappant le sol en mesure, et, « de ses sanglots lugubres », escorter Xerxès le démesuré, dans son départ, dans sa chute...

Il y a deux pôles dans l'art de Copeau : celui de la puissance dans laquelle il déploie tous ses jeux, ouvre tous les registres, presse les pédales, et celui de la contention où il se limite au point de ne plus faire entendre qu'une sorte de récitatif. Ces deux espèces de jeux, il en donne les dosages les plus variés, les plus riches selon que le requièrent les textes. D'une part, ce sont les véhémences déchaînées, les orages de la passion, de la fureur jalouse, amoureuse, d'*Othello*, les flots de désespoir, l'ampleur mythologique d'*Antigone*, les rutilances de la *Nuit des rois*, les scènes bouffonnes de Shakespeare. A l'autre bout, on n'avait

rien entendu de plus parfait jusqu'ici que cette lecture de *Don Quichotte*, d'un art si difficile, que le maître du « Vieux Colombier » faisait, il y a quelques années, aux Conférences Cardinal Mercier, en présence de la reine Elisabeth.

Encore dans le *Don Quichotte* lui fallait-il user d'amplification, traduire certaine emphase qu'impliquent la parodie du tendre illuminé et l'éternel pouvoir d'illusion qui est proprement le don quichottisme. Il lui fallait nous faire voir la « salade » de Don Quichotte, pleine de fromage blanc, lui tomber sur la tête et le petit lait se mettre à couler sur ses yeux, sur son nez et sur sa barbe. Bref il lui fallait épouser et éprouver cette jubilation attendrie de Cervantès à la pensée de son personnage à la fois héroïque et bouffon.

Dans *Bérénice* il n'y a plus que mesure, équilibre, harmonie jusqu'au sein de la passion. Il n'est plus que politesse au sens où l'entendaient le XVII^e siècle et la Cour de Versailles. Rien n'est moins chargé de matière que « la plus racinienne » des tragédies de Racine. « Il y en a qui pensent que cette simplicité est une marque de peu d'invention. Ils ne songent pas qu'au contraire toute l'invention consiste à faire quelque chose de rien. » Aussi nul n'a mieux parlé de *Bérénice* que Racine lui-même dans sa préface. Rien que d'intérieur tout au long de ces cinq actes. Jamais l'intervention mécanique du dehors, du hasard du *deus ex machina* n'a été tant réduite dans aucune tragédie. Faite de rien, non seulement *Bérénice* l'est dans l'invention, mais encore dans l'expression. « *Qu'ai-je fait? Que veut-il? Et que dit ce silence?* » Ou encore : « *Nous séparer? Qui? Moi? Titus de Bérénice?* » On ne compterait plus les vers qui sont faits de ces sortes de prosaïsmes, de ces familiarités. Il n'y a peut-être pas un alexandrin de *Bérénice* qui ne soit formé de mots très ordinaires, tirés de la conversation de tous les jours, des phrases les plus banales, du vocabulaire le plus volontairement pauvre et, pour cette raison, toujours valable de nos jours parce que ces mots, proches du radical, traversent le temps sans usure. S'il était permis de faire un jeu de mots qui se fonde peut-être sur l'influence que les noms, certains le croient, exercent sur le destin des hommes, on dirait qu'il y a chez l'auteur de *Bérénice* quelque chose de la racine. Mais on jugera la remarque futile.

Le miracle est dès lors — par on ne sait quel toucher du rythme, quelle grâce de l'agencement — que ces suites familières se changent en harmonies et s'élèvent à l'expression poétique la plus sublime. De quoi donc sont faits ces vers :

*... Hélas, quel mot puis-je lui dire?
Moi-même en ce moment sais-je si je respire?*

Est-il rien de plus proche de l'âme? Rien de plus proche du souffle même de la pensée, de sa respiration? Nous sommes au bord de l'âme, à sa jointure d'avec la lèvre.

Jamais langue n'a été chargée d'un moindre poids de mots. Jamais expression n'a été plus naturelle, plus spontanée (n'a du moins revêtu les apparences de la spontanéité), dans le cercle de la convention, classique et française, du héros qui pense son action en agissant. Il n'y a plus en vérité que transparence.

Or cette transparence racinienne, Copeau l'a doublée d'une transparence à son tour et il en est sorti un surcroît de lucidité. (Il est inutile de dire que la langue de Racine est merveilleusement orale et que la seule gangue dont elle soit vraiment prisonnière est le caractère d'imprimerie.)

Tout le mérite de Copeau est là. Nous avons le sentiment d'avoir compris pour la première fois *Bérénice*.

C'est qu'à l'exemple de l'objet, son interprétation, Copeau l'a faite lui aussi de rien.

On sait la sûreté avec laquelle il répartit les répliques entre les personnages sans qu'il ait besoin de nommer ceux-ci pour les donner à reconnaître, autrement qu'aux entrées de scène. Cela tient à plusieurs moyens infailibles qui n'ont rien de commun avec ces virtuosités mécaniques dont usaient les lecteurs du XVIII^e siècle, pour qui, du reste, on écrivit des « partitions ». Jamais Copeau ne recourut à ce qu'on pourrait appeler le transformisme vocal : voix de tête, voix de fausset, et toute la mascarade que l'on devine.

Sa mimique, très mesurée, l'aide : ce masque étonnant où volète l'oiseau des sourcils au-dessus du bec nasal, par-dessous la calvitie monacale, et la bouche se fait mince ou oblique ou carrée comme celle du masque de la tragédie grecque. Parfois la main se lève, frappe la table, et le bras s'étend. C'est tout et ce n'est pas ce qu'on pourrait nommer un jeu de comédien. Copeau suggère ici, bien plus qu'il ne mime vraiment.

L'important est sa voix. Tout réside en elle. Cette voix dispose d'une ampleur ou puissance qui permet à Copeau de donner aux hyperboles shakespeariennes toute leur dimension, tout leur volume ; et aussi d'une amplitude ou étendue, d'une échelle si l'on veut, qui permet à Copeau de situer les divers personnages à différentes hauteurs. Cette hauteur, il est d'ailleurs bien rare que Copeau s'y tienne, après en avoir usé pour signaler, quand l'exige la clarté, que la parole passe d'un personnage à l'autre. Cette fois du reste, la voix de Bérénice était au niveau de la voix de Titus et celle d'Antiochus au même plan. On admirait l'audace tranquille de Copeau prêtant à la tendre Bérénice, dans la scène où Antiochus lui fait comprendre que Titus veut se séparer d'elle, sa voix mâle et plénière. « *Nous séparer ?* » Et Copeau atteignait le plus haut point de son interprétation sur deux monosyllabes, deux des mots les plus réduits de la langue française : « *Qui ? Moi ?* » La salle entière était suspendue à ces deux interrogations. On entendait voler le silence et toutes les respirations ralenties dans l'intervalle que le lecteur, tournant la tête lentement, ménageait entre les deux vocables. Or, je le souligne, Copeau prêtait à ce moment à Bérénice sa propre voix, au registre le plus naturel.

C'est de l'intérieur qu'il donnait le sens et l'identité de ses personnages, sans même avoir recours aux harmoniques (sauf pour les confidents : Paulin, Arsace, Phénice, car il dispose encore de cette ressource). S'il fallait distinguer Titus et Antiochus, il insufflait à l'un le rythme majestueux et fort derrière lequel on découvrait l'Empereur, tandis que dans l'accent de l'autre passait la tendresse de l'éternel amoureux, déjà romantique : « Dans l'Orient désert quel devint mon ennui ! »

De sorte que si rien n'est plus dépouillé dans Racine que *Bérénice*, rien ne fut jamais plus dépouillé dans Copeau que sa lecture de *Bérénice*. Comble de l'art : marcher au pas de son cheval sans une faute. C'est la définition même du classique.

Rien n'est plus près du naturel, rien n'est plus loin de la pompe de l'emphase, de la grandiloquence, de l'éloquence même. Et en cela Copeau, qui relève de la Comédie-Française comme nous le disions, l'a corrigée. Par les voies du naturel et la maintenant dans le style, il a ramené l'interprétation des classiques au plus souple ajustement.

Dans cette lecture comme dans toute son œuvre de metteur en scène, Copeau a porté au plus haut ce qui fut la marque de son esprit : l'art de la suggestion, par le choix du détail qui évoque et touche l'imagination. En cela, certaines lectures de Copeau furent de véritables mises en scène, dans l'invisible, plus puissantes que d'autres l'eussent été dans le visible.

Je sais qu'en parlant de la sorte j'énonce une manière de contresens. La « lecture » n'est à tout prendre qu'un pis-aller, un genre en porte-à-faux. Copeau était sans doute le seul qui fût capable de

nos jours, de l'élever à hauteur du grand art. Dans un pouvoir comme celui qu'il exerce sur le public, il y a toujours la part irréductible de l'inexplicable. Soyons lui reconnaissants, pour le surplus, de l'avoir mis au service des valeurs essentielles et de la grandeur au théâtre et dans la poésie, au sein de notre décadence.

PAUL WERRIE.

Propos superflus et hors de saison sur les études d'humanités

Si à ces études on demandait seulement le plaisir, vous ne laisseriez pas pourtant... de croire que cette occupation de l'esprit est la plus digne d'un être humain, la plus digne d'un homme libre.

(CICÉRON, *Pro Archia.*)

J'espère ne pas être accusé d'indécence, si j'en parle malgré les conflits odieux qui ensanglantent le monde. Gardons le courage de ne pas toujours penser à la « situation », même quand des menaces imprécises mais atroces nous secouent comme de longs frissons. Après tout, les belles lettres ne sont pas à reléguer aux époques prospères quand des loisirs faciles invitent à un brin de paresse. Oublions donc, pour une minute, les tristes belligérants, le nazisme, le communisme, les grands problèmes politiques et les conflits sociaux. Je le sais bien. Il faut vivre d'abord, et du conflit actuel dépendent, pour des millions d'hommes, la mort ou la vie. Le cas est suffisamment poignant. Je le sais. Mais l'homme ne vit pas seulement de pain, même sinon surtout en temps de guerre. Nous laisserions-nous aller, en plus de tous nos malheurs, à un affreux dessèchement spirituel ? Ce serait emboîter le pas aux fossoyeurs coalisés de l'antique tradition classique, pousser à la roue du char qui mène au dépotoir les chers *studia humanitatis ac litterarum*, comme disait Cicéron. Et ce serait fort triste et fort mal. Quels assauts les études classiques n'eurent-elles pas déjà à subir ? Pauvre vieille estacade gémissant sous les coups de rudes lames de fond ! Il semble parfois que la tourmente actuelle, grosse d'incalculables ruines, va les emporter, elles aussi, pour de bon. Le vieil idéal classique irait-il vider les étriers à tout jamais et céder la place à une civilisation nouvelle plus matérialiste, plus « pratique » ? Qui pourrait le dire au juste ? En tout cas, si nous ne pouvons peut-être pas faire reculer ce sort — des vues de l'esprit en firent-ils jamais reculer un seul ? — au moins ne soyons pas complices. Et malgré le trouble des temps, dans le grand besoin spirituel où nous vivons, accordons une minute à cette *foi classique* que nous continuons à enseigner, un peu comme des automates, aux générations qui montent.

* * *

Chroniquement les débats vont leur train autour des humanités, débats parfois gravement orchestrés par de hauts bonnets qui s'en mêlent dans les revues savantes et les livres. Débats répercutés par mille discussions au sein d'incalculables clans de maîtres

d'école et de pédagogues. Que d'arguments douteux ou faux tout de bon viennent parfois embrouiller leurs doctes discussions! Pour voir clair, simplifions et éliminons.

Avant tout, accordons, sans regret comme sans rancune, que les études d'humanité, comme on dit et le répète si bien, « ne servent à rien ». De par la loi, la peau d'âne laborieusement conquise ouvre les portes de l'université au rhétoricien sortant. Le diplôme le voue, ou peu s'en faut, à continuer des études. C'est tout, et, sans doute, cela ne vaut pas lourd. Ce n'est rien ou presque, j'entends rien d'apte au service, d'équipé pour la tâche, d'achevé, de mûr. L'ex-rhétoricien si, par une aimable fiction, on veut l'estimer bon à s'orienter à peu près vers tout, ne s'avère propre à rien. On n'a que faire de lui, ni dans l'industrie, ni dans le commerce, ni dans un atelier, ni nulle part au monde. Il n'est pas capable d'écrire une lettre de commerce ni dans sa langue maternelle ni dans une langue étrangère. Il ignore la comptabilité, aurait bien de la peine à rédiger un compte rendu, ne réussirait pas à trasser convenablement un article de journal, et ainsi de suite. S'il aspire à n'importe quelle carrière, tout est à commencer *ab ovo*. Dans certain pays un proverbe dit : « Mon fils est trop peu doué pour apprendre un métier, envoyons-le faire ses humanités. » C'est bien cela. Du point de vue de l'homme d'affaires qui estime un placement à ses intérêts, les humanités ne conviennent qu'aux bons à rien, aux imbéciles. Elles ne fructifient pas. Elles ne donnent rien. Le résultat des humanités — encore n'est-il pas toujours obtenu, tant s'en faut — c'est un individu un peu plus riche que les autres, mais riche d'une substance cachée, impalpable, que le vulgaire ne connaît ni, par conséquent, n'apprécie point.

Abandonnons une autre illusion, plus tenace et de plus d'envergure. Il n'est pas rare d'entendre attribuer aux études humanistes le but très précis de former des caractères, des volontés. Quand on conçoit très noblement la vie sous l'angle d'un devoir à accomplir, qu'est-ce qui peut vous sembler plus naturel? Mais aussi quoi de plus faux!

Il ne s'agit pas évidemment de l'ensemble de nos programmes d'instruction et d'éducation. Religion, morale, sciences, études des auteurs classiques, éducation physique y sont liées en une gerbe qu'on s'applique à rendre harmonieuse. Une gerbe, ou, de façon plus suggestive si vous permettez, une potion médicinale et tonifiante qui n'obtient ses résultats que si on l'ingurgite avec art et en entier. Qui plus est, il n'y a pas, dans nos collèges, que des docteurs ès lettres, ou faisant fonction, mais également l'armée des recteurs, préfets, sous-régents, surveillants, confesseurs et directeurs. Qu'ils visent finalement à former des hommes complets, à tremper des caractères, quoi de plus légitime et de plus urgent. Mais il n'est question ici que de l'étude des belles-lettres, un secteur — grand ou petit, à votre gré — de l'entreprise totale. Et s'il est bon de coordonner les efforts, il serait désastreux de confondre les points de vue. On ne réussirait qu'à tout brouiller.

Le secteur qui nous occupe, il faut le purifier à fond d'une illusoire glu moralisatrice. Il faut dérocher la demeure littéraire de certain plâtras pseudo-moral qui lui sied assez peu.

Car les belles-lettres — prenons-les comme elles sont — s'avèrent aussi peu un pieux prêche que, par exemple, la religion antique se montrait une éducatrice des bonnes mœurs. Le fait est là, indéniable, à moins d'enfantillage.

Les éditions soigneusement expurgées inondent nos routes. On ne l'ignore pas. Il faut certes y recourir, au moins parfois. Un chrétien ne consent pas à l'étalage de certaines turpitudes par trop viles. Mais l'on ne peut pas tout supprimer. Mieux vaudrait tirer l'échelle tout de suite en lançant un sonore S. O. S. qui mette les âmes vertueuses en fuite. Alors pour ce qui reste, veut-on que les lettres classiques forment les caractères et les

volontés? Je ne vois pas le rapport. Les jalousies de Junon, les aventures de Jupiter, depuis l'*Iliade* jusqu'à l'*Amphytrion*, de Molière, les frasques non moins retentissantes de toute la séquelle des dieux et déesses, faudrait-il par hasard y vénérer des exemples? Voyons, ce n'est pas sérieux. Faut-il parler du cruel Achille, des fureurs d'Oreste « las d'écouter la raison », d'Œdipe et de Phèdre? Que cette énumération pourrait s'allonger! On irait jusqu'à Proust par exemple, jusqu'à Gide ou Duhamel, ou mettons (en ce pays où nous pratiquons le « bilinguisme volontaire ») jusqu'à Walschap.

Qui aurait besoin de se convaincre à ce sujet, je lui conseillerais de prêter l'oreille à la voix des purs de tous les temps. Il n'y a rien de plus décisif. Que de tonnerres et d'excommunications! Le Grand Publiciste Catholique (il faut écrire autant de majuscules) Louis Veillot ne voit que de « mauvais sujets » dans tous les personnages du *Misanthrope*. Remarquez-le bien, il dit *tous*. Idiotie de primaire? Sans doute. Grotesque condamnation d'un esprit étroit, malheureusement doué d'un vigoureux talent d'écrivain? Je le veux bien. Mais que dites-vous de Bossuet, le superbe « Aigle de Meaux », qui dénonce le *Cid* comme « dangereux à la pudeur »? C'est à pouffer de rire? Au moins pourrait-on discuter. Ils ont tort sans doute, ces austères censeurs, sinon toujours, du moins parfois, tant les grands que les petits. Mais à quoi bon risquer les chances d'un combat incertain contre de si redoutables adversaires? Laissons-leur la victoire. Les belles-lettres ne sont pas une école de moralité. Je ne demande pas mieux que de l'admettre. Je ne risque certes pas de me tromper grossièrement. S'il leur arrive d'être morales, c'est presque un événement, une bizarrerie du sort, comme il arrive parfois au prône, par je ne sais quel hasard, d'exciper de qualités littéraires.

Mais il n'y a pas que des pourfendeurs solennels. Des convertisseurs de la littérature en propos d'édification se sont levés et ils se sont mis à la besogne avec une sainte obstination. Par les vastes champs littéraires, voici que de chastes pédagogues s'en sont allés picorant. Ils choisissent, élaguent ensuite, et filtrent une dernière fois leurs précieux choix. Nous n'aurons plus que des chefs-d'œuvre triés sur le volet. Les voilà, purgés et repurgés, mais, hélas exsangues et pantelants. Il n'est resté que des bribes et morceaux, tronqués, émasculés. Il fallait bien se résoudre à ces coupes sombres. Passons les anciens, ces monstres. Plus près de nous, Bossuet est gallican et Pascal, janséniste. Racine aussi, dès le jour où il versa dans la dévotion. Avant sa conversion, il composa des pièces immorales qu'il pleura ensuite. Corneille n'en fit jamais jouer d'autres, ou peu s'en faut. Et Molière est obscène, infâme, et surtout « pas sérieux ». Fénelon, c'est le quiétisme, La Fontaine, tout moraliste qu'il se prétend, n'a pas l'étoffe d'un moralisateur. Boileau. Attention. Il s'est moqué des chanoines. Par bonheur, il a *Polyeucte*, du moins, car la prudence s'impose toujours, quelques scènes, les plus sèches, évidemment, de cette pièce aride et intégralement fautive. En néerlandais (car nous sommes toujours en Belgique), Vondel aligne des kilomètres de vers ennuyeux, ressource presque inépuisable, et un chef-d'œuvre, *Lucifer*, qui, bien expliqué et allégué de la description d'Eve au paradis, se démontre presque entièrement édifiant. Ainsi l'opération se poursuit... jusqu'à nos jours. Elle n'a rien d'une pêche miraculeuse. Mais qu'importe, pensent ces consciencieux maîtres d'école. Les auteurs grecs et latins? Il y a belle lurette qu'on a renoncé à les lire, encore moins à les comprendre et à les goûter. Nos littératures nationales? Il reste toujours Ghéon et Antoon van de Velde. Et puis, et surtout : *quid hoc ad æternitatem?*

Sans doute on peut gagner son Ciel sans passer par les humanités. Mais ce n'est pas ici la question puisqu'il est supposé

qu'on passe par là. Alors, si l'on en prend, il s'agit de ne pas se confiner dans les grammaires et les dictionnaires, les précis d'histoire littéraire et les modèles choisis. Ce serait, malgré qu'il en semble, tout ignorer de la véritable culture humaniste, et se vouer à l'ennui austère et borné. Seuls les textes, j'entends des textes complets, recèlent le vin précieux. Celui-ci est capiteux. Vous en avez pris? Sinon fiez-vous aux cris effarouchés des timides comme aux tonitruantes condamnations de ceux qui se gendarment. Pour ma part, je suis loin de reconnaître dans la littérature le nectar qui nourrit les belles âmes vertueuses, et je crois que le constant souci de l'éducateur doit plutôt consister à n'en servir que dans la mesure où la volonté et le sens moral formés de ses élèves en peuvent prendre sans dommage.

Ce sera donc du côté de l'esprit que se rassemblent les avantages de la culture classique. Y fera-t-elle œuvre d'ouverture et d'assouplissement? C'est peu dire, puisque voilà bien l'ambition de l'enseignement sur la gamme entière de ses branches. Et celles-ci peuvent toutes revendiquer en outre le mérite d'offrir une matière consistante à la curiosité légitime de l'intelligence. Elles élargissent les vues sur le réel, exercent le cerveau à l'observation, le meublent de faits. Ne sont-ce pas là les heureux résultats des sciences, des mathématiques, de l'histoire? L'enseignement des belles-lettres, au contraire (que c'est curieux quand on y pense!), vous mène tout droit dans la fiction pure. Depuis les plus primitives chansons populaires jusqu'au dernier roman, vous voilà emporté sur les ailes de l'imagination dans l'irréel le plus décevant ou le plus... exquis. Bizarre, n'est-ce pas? Avouez.

Aussi faut-il être assez benêt pédagogue pour ne voir dans la littérature que des modèles de bon style et des exemples de grammaire. Cette route interminable, hérissée de tant d'obstacles, et parfois dangereuse à la vertu, n'aboutirait qu'à ce résultat piteux. Non, pour de futurs industriels et commerçants, quelques bons comprimés synthétiques et des modèles variés de lettres suffisent amplement. On poursuit d'autres idéals dans l'étude de la littérature.

Car qu'est-elle, sinon, comme tout art, la fuite de l'homme dans une fiction qu'il meuble de ses rêves, de ses visions, de ses amours, un rêve volontaire à l'état lucide, où il se recrée lui-même, et le monde qui l'entoure au gré de son inspiration. Elle est, encore un coup comme tout art véritable, une pure création fictive mais toute gonflée de réalités vues et senties par des esprits, des cœurs, des âmes humaines. Toute la vie s'y amasse, non pas copiée, mais reconstruite à travers la vision de l'artiste, marquée de son empreinte indélébile et offerte non pas à la raison raisonnée (faite pour la vérité nue et aride de la science), mais à tout l'homme, esprit et sensibilité, raison, cœur, yeux et oreilles. L'œuvre d'art, c'est cela. Et c'est là aussi, à sa façon, la littérature, de tous les arts le plus intellectuel, puisque son instrument c'est la parole.

Elle est tout l'homme raconté, chanté dans l'allégresse, ou hurlé dans la douleur par l'homme lui-même, mais en mots humains, moins émouvants parfois que le marbre, la couleur ou le son, mais plus clairs, plus intelligibles à un nombre plus grand. *A fructibus eorum cognoscetis eos*. Voici le fruit qui révèle le mieux l'homme. Il s'y retrouve plus pleinement que dans la science qui ne livre que l'intelligence appliquée hors de soi. Il s'y dépeint de façon plus véridique qu'en la morale où il se trace des normes auxquelles il devrait se conformer. Il s'y prolonge au delà des limites trop étroites de l'histoire exacte. *Studia humanitatis*, c'est au nom même qu'il faut revenir. Il résume tout.

Etudier les belles-lettres, c'est se fuir soi-même et fuir les

hommes, pour revenir à eux avec un œil nouveau, plus fin, plus subtil.

C'est surtout s'ouvrir une veine nouvelle, très enivrante de joie. Qu'on le leur dise donc une bonne fois, aux contempteurs têtus comme aux défenseurs ignares. On aime les belles-lettres pour un seul motif, complexe il est vrai et riche, la joie qu'elles procurent, le plaisir exquis et savoureux. Ah! ce n'est pas, juste Ciel! pour y trouver des applications aux règles de la grammaire que nous allons épeler les auteurs et les traduire laborieusement. Paix à la grammaire. Elle est évidemment indispensable, aussi indispensable que le vocabulaire. Mais il faut qu'elle conduise aux auteurs, aux textes, et surtout au plaisir de l'esprit. Sinon à quoi bon escalader ces montagnes d'agacements accumulés. Dans l'étude de la littérature, le plaisir est l'alpha et l'oméga, la substance, la moelle, le rayon de miel, la demeure chaude, le fruit et surtout le signe infaillible, parce que la joie est le complément invariable de tout ce qui est arrivé à maturité, l'épanouissement de la perfection. Ce n'est pas non plus une leçon de morale que l'on va vouloir faire rendre bon gré mal gré par la littérature. On serait presque tenté d'affirmer que moins on y trouve de morale et de souci proprement dit d'édification, de quelque sorte qu'elle soit, mieux cela vaut. La déviation est trop facile. Et que de fois ne doit-on pas déchanter devant l'ennui accumulé par des dehors vaguement littéraires autour d'une mauvaise rengaine de prêche déplacé (l'éternelle tentation des hommes pieux à la vue courte). Pour la morale, le catéchisme est, grâce à Dieu, resté actuel, et aussi le prône du curé, le dimanche. Cela vaut mieux, parce que c'est dans l'ordre. Et cela peut suffire en la matière.

Non, il n'est en littérature question ni de grammaire, ni de morale, ni de rien de ce qui n'est la littérature elle-même. Ce ne sont là que de mauvaises excuses inventées par des défenseurs malhabilement persuadés qu'il faut qu'on trouve de l'utilité aux belles-lettres. Ils ne s'aperçoivent pas qu'une fois sur le terrain de l'utilité, ils sont battus d'avance, irrémédiablement. Le culte des lettres consiste en un luxe intellectuel, une joie selecte dégustée soigneusement à l'écart du profane. Ne serait-ce pas l'égalitarisme de ce siècle, autant que son utilitarisme, qui nous le fait oublier? Le lettré, l'humaniste — on éprouve un peu de honte à le reconnaître — se gave d'un plaisir subtil puisé à longues gorgées dans des coupes qu'ignorent tous les grammairiens et tous les auteurs de précis, tous les raccolleurs de modèles et tous les fabricateurs de préceptes. On n'ose plus reconnaître cette vérité de bon sens, qui a pris un air de scandale.

L'utilité des humanités, la voici. Elles donnent une compensation, sinon un médicament, à la veulerie universelle et aux inévitables déceptions de la vie, un remède, le seul efficace, contre l'ennui, ce redoutable rhumatisme spirituel des âmes vides, un certain raffinement de la pensée, un épanouissement plus plein de la personnalité, une amélioration de la précieuse qualité d'homme, la moins répandue parmi les mortels, et, ce qui résume tout, une pure capacité de joie de l'esprit.

On pourrait compléter l'énumération, pour autant qu'énumération il y a, et passer aux effets plutôt accidentels, ceux qui ne se rattachent plus qu'avec un lien fort lâche. A la série des bienfaits on ajouterait alors un rarissime écrivain. Oh! pas un sur mille de nos sortants de rhétorique. Et encore je veux entendre le mot d'«écrivain» dans un sens fort modeste. Faut-il compter enfin l'espoir que parmi les privilégiés de l'esprit il s'en trouvera de temps en temps qui puiseront précisément dans leur humanisme un peu de liberté intérieure, de la bonté et de la charité, pour rendre la vie meilleure et plus supportable? Pour ma part, je le crois, malgré beaucoup d'apparences contraires. Car plus encore que l'humanisme, la plus pure grandeur humaine, la

charité, d'essence divine, ne se révèle clairement que par intermittence.

* * *

Ce qui étonne par les temps qui courent, ce n'est pas que les attaques contre les humanités classiques se multiplient, c'est que, malgré l'incompréhension de plus en plus manifeste où l'on glisse, ces humanités aient gardé encore autant de partisans. La routine y est sans doute pour beaucoup. Il est des esprits qui d'instinct défendent les valeurs en place. Il leur arrive de ne pas réfléchir pourquoi ils s'exposent. Cependant que des arguments... cela se trouve toujours. En réalité, le problème est fort complexe. Les humanités ne peuvent être que la voie d'une élite : on a vu les masses s'y engager. Elles exigent un temps considérable sans lequel la préparation technique ne se peut acquérir, et sans lequel surtout la maturation, lente de sa nature, ne peut s'opérer : ce temps lui est mesuré avec une parcimonie croissante parce que l'évolution de la civilisation et le développement des sciences occupent de plus en plus d'heures de l'enseignement. Alors, de toute évidence, des accommodements s'imposent, un nouveau type d'enseignement est à trouver et des tâtonnements sont inévitables. Mais peut-être qu'en ces difficultés une solution se trouverait plus aisément, si l'on voulait tenir un plus juste compte de la signification essentielle des études d'humanités : allumer au contact des belles-lettres la pure flamme d'humanisme qui éclaire, réchauffe et réjouit.

DOM PAUL DE VOOGHE, O. S. B.

A NOS ABONNÉS

Nous nous permettons de faire un pressant appel à nos abonnés, non seulement pour qu'ils nous restent fidèles, mais pour qu'ils nous aident à « tenir » en ces temps difficiles surtout pour les œuvres d'apostolat intellectuel. Ceux qui nous suivent depuis des années voudront bien reconnaître que les événements ne confirment que trop l'ensemble des idées prônées ici. Nous croyons donc avoir quelque droit à la faveur, sinon à la reconnaissance de nos lecteurs. Et de graves problèmes continuent à se poser pour notre chère Patrie. Nous comptons bien rester au premier rang de ceux qui luttent pour les solutions les plus sages et les plus nationales. Mais il importe que notre action soit soutenue par l'élite de l'intellectualité belge. Restez-nous donc fidèles et, surtout, faites-nous connaître, procurez-nous de nouveaux abonnés ! Depuis le début d'une guerre qui menace de mort notre civilisation occidentale, chaque jour nous apporte de nouvelles adhésions. Votre action personnelle peut doubler et tripler notre influence. **Donnez-nous votre appui!**...

Problèmes actuels...

A propos d'alliances

On dit parfois que l'histoire n'apprend pas grand chose aux humains. Ce n'est pas tout à fait vrai. Une réelle connaissance du passé, c'est à dire une compréhension véritable de l'histoire, instruit, car l'Histoire est le guide de la politique.

Malheureusement, la véritable histoire est difficile à fixer. C'est qu'elles sont fort nombreuses et très graves les maladies de l'histoire qui la déforment et qui la défigurent. Le pire d'entre elles est la tendance à « lire l'histoire à rebours » : c'est-à-dire à oublier que l'histoire est une progression d'événements dans un ordre donné, tandis que cette histoire s'écrit dans l'ordre inverse, *post facta*. Le cavalier qui sortait de Hastings, un certain matin d'octobre, il y a quelque neuf cents ans, ignorait totalement ce qui allait se passer dans ce fameux quart d'heure qui décida de la bataille. Mais nous le savons, nous, et cette connaissance nous porte à concevoir la dite bataille et la victoire comme n'ayant pu être autres qu'elles ne furent. Et pourtant pendant tout le bruit, tout le vacarme, tout l'épuisement, toute l'agonie, d'une journée entière et jusque tard le soir, l'issue resta incertaine.

Et la chose est vraie, non seulement pour des événements décisifs comme les hauts faits militaires, mais encore pour les grands courants d'idées et de mœurs. Les membres du conseil d'Edouard Ier ne pouvaient évidemment pas imaginer une Angleterre, gouvernée dans une langue autre que leur propre idiome français.

* * *

L'histoire des alliances montre que celles-ci présentent toujours deux facteurs fort différents : l'un favorable au succès des alliés, l'autre défavorable. Cet élément défavorable est fait de ce qui différencie les partenaires. Le favorable résulte des circonstances qui rendirent l'alliance nécessaire. Truisme, direz-vous. Pas tout à fait, car ces facteurs, au cours de l'histoire, se sont présentés dans toutes les proportions, parfois fortement tranchés, parfois à peine perceptibles.

La différence entre les associés a connu, au cours de l'histoire militaire, quatre sources distinctes. Il y eut la différence de tempérament, celle dans le degré d'instruction, celle dans les buts séparés poursuivis par les alliés, celle dans l'armement.

La différence de tempérament, qui nous frappe le plus parce que c'est généralement celle que nous connaissons le moins mal, offre ce côté curieux, paradoxal même, qu'une différence très tranchée dans le tempérament des deux associés, tant qu'elle reste en deça du point de rupture, joue à l'avantage de la combinaison. On dit « ces deux nations ne peuvent pas plus s'unir que l'huile et l'eau », mais si la chose est à ce point évidente et reconnu de part et d'autre, aucune équivoque n'est possible ! Tandis qu'une certaine similitude, ou ce qui est plus grave encore, une identité de langue, par exemple, constituent des pièges bien dangereux. Chaque associé est porté à croire qu'il comprend l'autre, alors qu'il ne le comprend souvent que très imparfaitement et parfois pas du tout. Des alliés qui se détestent à cause de l'opposition de leurs mœurs et de leurs traditions, peuvent bien être amenés à afficher une affection qu'ils ne ressentent pas, mais c'est sans illusion intime, en tout cas, sur la réalité vraie.

* * *

Une différence d'instruction entre des alliés — différence de nature ou différence de degré — est dangereuse. On le constate dans une alliance, par exemple, entre un peuple possédant une tradition de cavalerie et un peuple possédant une tradition d'infanterie. Et des degrés différents d'instruction dans une même arme, peuvent également conduire au désastre. Quoi qu'il en soit, le remède est clair, et, *si on a le temps pour l'appliquer*, il est capable de redresser la situation : l'un des alliés n'a qu'à se mettre à l'école de l'autre.

Une différence dans les buts politiques poursuivis est plus sérieuse par ce qu'elle reste latente pendant toute la durée de l'alliance jusqu'à la victoire commune, si victoire il y a. C'est comme une suppuration qui mine la santé de l'alliance. Et comme il est inéluctable qu'il y ait toujours *quelque* différence dans les buts ultimes visés, toute alliance a connu ce danger et dans la plupart des exemples que nous fournit l'histoire, c'est cela qui a brisé l'alliance avant que la victoire commune ait jamais pu être remportée. C'est aussi ce même danger, dans les cas où la victoire commune fut acquise, qui paraît avoir invariablement diminué et souvent détruit la dite victoire.

Une différence dans l'armement est peut-être bien la moins importante des différences qui affaiblissent toute alliance. D'abord, elle se voit clairement, ensuite une très courte expérience de la guerre apprend aux alliés la signification et la valeur de l'arme qui ne lui était pas familière.

* * *

Quant au facteur favorable à l'alliance, c'est-à-dire les circonstances qui la firent naître, il est d'autant plus puissant que ses racines plongent plus profondément dans le domaine moral. Quand des hommes s'unissent contre un ennemi qui menace tout ce qui leur est cher, l'âme même de leur pays, ils supporteront et ils subiront tout ce qui tend à les désunir plutôt que de courir le risque d'une défaite commune. C'est ce qui se passa dans les combinaisons sans fin des Etats chrétiens contre le Païen ou contre le Turc. Et inversement, quand il n'y a pas de cause morale profonde en faveur d'une alliance (malgré toutes les affirmations hypocrites en sa faveur) facilement elle « casse ».

Et ceci m'amène au cas particulier de la coalition ou alliance multiple. Dans ce domaine, l'Angleterre a connu deux succès tout à fait remarquables. Le premier est fait d'une série de coalitions contre la Révolution française et Napoléon; le second, c'est l'extraordinaire habileté qui fit éviter, par la classe gouvernante anglaise, la formation de toute coalition contre la maîtrise anglaise des mers pendant les deux siècles où sa prédominance grandit et s'acheva.

Il est arrivé de temps en temps, dans le passé (très rarement, en vérité), que le succès d'une alliance (toujours difficile à assurer contre un adversaire unique et uni) dépendît d'un seul homme. Le meilleur exemple en fût peut-être, « l'utilisation » de Gustave-Adolphe par Richelieu pour affaiblir l'empereur à Vienne et l'obstacle mis à la formation d'une Allemagne unie sous la bannière catholique, par un cardinal de l'Eglise romaine.

Avant de terminer ces considérations à propos d'alliances, je veux encore rappeler cette vérité : les alliances, comme toutes les choses humaines, dépendent en partie de la Puissance des Mots. Leur succès ou leur échec n'est pas qu'une question de victoire sur mer ou sur terre, mais aussi une question de définitions, de phrases employées par l'un des alliés avec l'autre, et par les deux alliés avec l'ennemi commun. N'est-il pas étrange que la Puissance des Mots soit à ce point oubliée, alors que l'homme est le seul animal à se servir de Mots?...

HILAIRE BELLOC.

La voix de nos Évêques

Sur la souffrance, par S. Exc. Mgr Heylen

Nous commençons notre revue annuelle des mandements de Carême par celui du vaillant doyen de l'Episcopat de Belgique, S. Exc. Mgr Heylen, évêque de Namur.

Tous ceux qui le voient, qui l'entendent, qui connaissent l'ordre du jour de ce vieillard de quatre-vingt-quatre ans, sont tentés de penser qu'il donne un démenti à la parole désabusée du psalmiste : celui qui dépasse les septante et les quatre-vingts ans n'a que plus large part des épreuves et des misères de la vie.

Nous l'observions récemment se rendant à pied d'un local à l'autre, dans une rue de Namur encombrée de neige, par un froid sibérien, à une réunion d'œuvres. Il paraissait, comme un jeune, excité par la bise. Nous avons assisté à deux journées successives de rapports et de discussions qu'il présida avec attention, bon sens, à propos. Vieillesse étonnante vraiment. Verdeur de santé et de zèle admirable.

L'objet de son mandement de carême est de cuisante actualité. Il est d'actualité depuis le commencement du monde, plus exactement depuis que nos premiers parents se sont fait expulser pour leur compte et pour celui de leur descendance innombrable, du Paradis Terrestre. Mais en ces grands jours d'expectative angoissée et de misère grandissante, le sujet jouit, s'il est permis d'ironiser un peu, d'un regain magnifique d'actualité.

Mgr Heylen reprend une parole saisissante de Pie XI dans l'encyclique *Summi Pontificatus*. Dans la prédiction de la fin du monde par Notre-Seigneur, une remarque fait frissonner; après avoir décrit d'effroyables catastrophes, le Maître ajoute : mais ce n'est là encore que le commencement des douleurs! Peut-être devons-nous dire aussi : tout ce que cette guerre nous a apporté jusqu'ici n'est sans doute que le commencement des douleurs, et nous pouvons bien nous faire des âmes vaillantes en attendant la suite.

Car il importe immensément de bien accueillir la souffrance et d'en bien profiter, puisqu'elle tient tant de place dans notre vie et dans les événements qui se déroulent sous nos yeux et qui font l'histoire de notre génération.

La souffrance, d'après l'usage que l'on en fait, se transfigure ou s'assombrit. L'évêque de Namur évoque l'image la plus saisissante de cette diversité d'usage et de valeur de la souffrance. Sur une montagne, afin d'être vus par le monde et par les siècles, trois croix et trois crucifiés. La souffrance de l'un sauve le monde. La souffrance d'un second lui vaut le salut et l'entrée dans le royaume. La souffrance du troisième achève de le perdre.

Le mandement que nous analysons rappelle les conditions de foi, de confiance et de générosité qui rendent la souffrance féconde et qui la transfigurent.

Il évoque les exemples des saints, de la Mère des Douleurs et de l'Homme des Douleurs. « ... Ce voyage laborieux et pénible de la vie, l'homme ne le poursuit pas seul; il y est soutenu et précédé par cette immense armée de saints qui tous ont combattu et souffert et qui tous, sans exception, sont morts en bénissant surtout les jours de leurs souffrances; par Marie, dont on a pu dire que nulle douleur n'est comparable à la sienne; par Jésus, le Fils de Dieu fait homme, qui s'est fait appeler l'Homme des Douleurs et qui a voulu faire sur Lui-même l'expérience de toutes nos infirmités réunies. »

Il y ajoute un trait de guerre qui saisira actuellement les

esprits : « ... C'était dans les premiers mois de la Grande Guerre, en 1914, pendant la bataille de la Marne; sur la table de l'autel de l'église de Neufmoutiers, un officier subissait une grave opération, sans être endormi par le chloroforme. On lui demanda si la souffrance n'était pas trop atroce. Lui, montrant du doigt le Crucifix qui dominait le Tabernacle : « Devant Celui-là, dit-il, » qui donc a le droit de se plaindre? »

Ah oui, c'est cette proximité, que nous ne devrions jamais oublier, parce qu'elle est toujours effective, qui donne à la souffrance sa signification et son prix.

Auparavant, le texte épiscopal avait rappelé et illustré par des faits, anciens et actuels, l'efficacité rédemptrice et sanctifiante de l'épreuve : « ... N'est-ce pas la souffrance qui a donné à l'Eglise tant de grands saints, comme saint François d'Assise, saint Ignace de Loyola? La mobilisation actuelle a procuré à bien des soldats la grâce du Baptême, de la toute première communion; elle a fait retrouver à un grand nombre le chemin de l'église et de la Table sainte. Il nous a été donné d'administrer à plusieurs le sacrement de Confirmation. Bien des situations matrimoniales ont été régularisées... Fruit du zèle des aumôniers militaires et des brancardiers. Bienfait de la souffrance... »

Il avait rappelé aussi les attitudes de l'Eglise montrant sa foi en la valeur de la souffrance : « ... Et voici que l'Eglise excite au sein du peuple chrétien un intérêt de plus en plus vif pour l'immense trésor spirituel que lui procure la souffrance de tous les déshérités et de tous les blessés de la vie; souffrance des pauvres, des malades, des infirmes, des persécutés, des abandonnés... A tous ceux qu'étreint la tristesse, elle met en mains comme une force leur faiblesse même, comme un outil de travail leur inaction et leur impuissance. C'est ainsi que, depuis quelques années, tous les malades sont invités à faire de la fête de la Pentecôte une Journée Missionnaire... »

Après ces considérations, il n'était pas difficile de conclure. Voulez-vous tirer de la souffrance le profit inappréciable qu'elle renferme, que votre vie chrétienne prenne un élan plus vigoureux et qu'elle puise ses énergies aux sources éternellement jaillissantes de l'Eucharistie. « ... Certes, les temps sont mauvais; les forces ennemies nombreuses, organisées, audacieuses... Cependant, peut-on dire que la situation est pire que celle de la primitive Eglise de Judée, en butte aux persécutions sans trêve, où apôtres et fidèles, traduits devant les tribunaux, n'en sortaient que pour les cachots et les supplices? Pourtant, l'historien sacré a constaté que cette Eglise persécutée jouissait d'une paix supérieure à tous les événements et était remplie de consolation. A quoi cette heureuse condition était-elle due, sinon que, dans cette Eglise, formée autour du Cénacle, tous les fidèles persévéraient chaque jour dans la Fraction du Pain? On y communiait. Et le Cœur de Jésus faisait rayonner l'espérance, inspirait la force et répandait à flots la consolation... »

LOUIS PICARD.

CATHOLIQUES BELGES

abonnez-vous à

La revue catholique
des idées et des faits



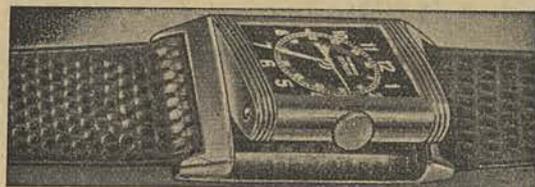
COUSEMANS

JOAILLIER ET ORFÈVRE

DE LL. MM LE ROI ET LA REINE



OR ROSE
RUBIS ET BRILLANTS



LE COULTRE «REVERSO»

Projets de Transformation
de Bijoux



CHRYSANTHÈME OR ROSE ET BRILLANTS



25, av. de la Toison d'Or
BRUXELLES

Corderie SMITS-HENIN

Maison fondée
en 1894

Robert Smits-Mortier, successeur
15, rue de la Victoire, Bruxelles-Midi
Téléphone : 37.82.33

la seule maison possédant continuellement en
magasin un choix complet de tous les articles en

Cordages, Ficelles, Fils, Rubans, Sangles, Toiles

pour Entrepreneurs, Tapissiers, Garnisseurs,
Selliers, Relieurs, etc.



QUAND IL GÈLE

et surtout quand il pleut, notre
climat exige des vêtements chauds.
La chaleur de la laine est la plus
saine.

GANTS, ÉCHARPES, CHANDAILS

résisteront à l'usage, si tricotés en

LAINES VESDRE

Filature Schillings

Société Anonyme — **DOLHAIN**, près Verviers

Fils Angora en tous genres

Angora 100 % pour tricotage à la main, bonneterie, ouvrages
de dame

Pelotes et Écheveaux — Fils classiques et fantaisie
Fils Angora pour sous-vêtements jusqu'à 2/40 m/m

EXAMEN SCIENTIFIQUE DE LA VUE et LUNETTES

exactement adaptées

Service de l'optométriste D. de ROOS

OPTIQUE SCIENTIFIQUE

26, avenue de France — ANVERS

Conditions spéciales pour congrégations religieuses

POUR 30 FR. vous recevrez dès aujourd'hui et
jusqu'au 31 mars 1940

Chaque matin : « **Le Vingtième Siècle** »

le grand quotidien catholique, complet, social, indépendant.

Chaque jeudi : « **Le Petit Vingtième** »

le journal catholique pour enfants le plus lu, avec ses héros Tintin et Milou et seize pages de
texte.

Chaque mardi : « **Le Vingtième Artistique et Littéraire** »

panorama complet de la vie des arts.

Chaque dimanche : « **Le Vingtième Agricole** »

avec ses rubriques, ses conseils pratiques, ses réponses aux questions de ses lecteurs.

Chaque vendredi : « **La Semaine du Film** »

une étude technique et morale de tous les programmes cinématographiques.

Chaque lundi : « **La Vie Féminine** »

une page de recettes, de conseils ménagers qui vous aidera à tenir votre ménage au meilleur
compte.

“ LE DIMANCHE SPORTIF ”

Un véritable magazine de toute la vie sportive dans le pays.

Cette offre de propagande vous est réservée. Répondez-y, dès aujourd'hui, par une carte postale
adressée à l'administration du « Vingtième Siècle », le grand journal catholique indépendant. —
11, boulevard Bisschoffsheim, à Bruxelles.

OUTRE LE « VINGTIÈME SIÈCLE » ET TOUS SES SUPPLÉMENTS QUI INTÉ-
RESSENT TOUTE LA FAMILLE, VOUS RECEVREZ, EN VOUS RECOMMANDANT
DE CETTE ANNONCE, UN SPLENDIDE CALENDRIER.

LOUIS STRUYVEN

TISSUS FILTRANTS

Cordes & Ficelles

SACS

Téléphone 1

TIRLEMONT

Pour l'achat de vos

Tissus Lodens Imperméables

nous vous recommandons la maison

T. DEVAUX

25, rue Bériveau, VERVIERS

Spécialités : de noir inverdissable pour religieux et d'articles pour congrégations, pensionnats, ligues, scouts, etc.
Aussi filatures de cardés en tous genres depuis 1869.

Echantillon et visite sur simple demande

ANALYSES DES DENRÉES ALIMENTAIRES

Georges Larochoymond

Ingénieur-Chimiste

Ex-chimiste du Comité de Ravitaillement Belge de Tournai
Ex-chimiste expert du Tribunal de Commerce de Tournai
Ex-chimiste expert du Tribunal de Commerce d'Anvers

42, rue Théodore Roosevelt, Bruxelles-Cinquanteaire
Téléphone : 33.60 61



Fonderies et Ateliers de Construction
E. BRIALMONT
ST-TROND

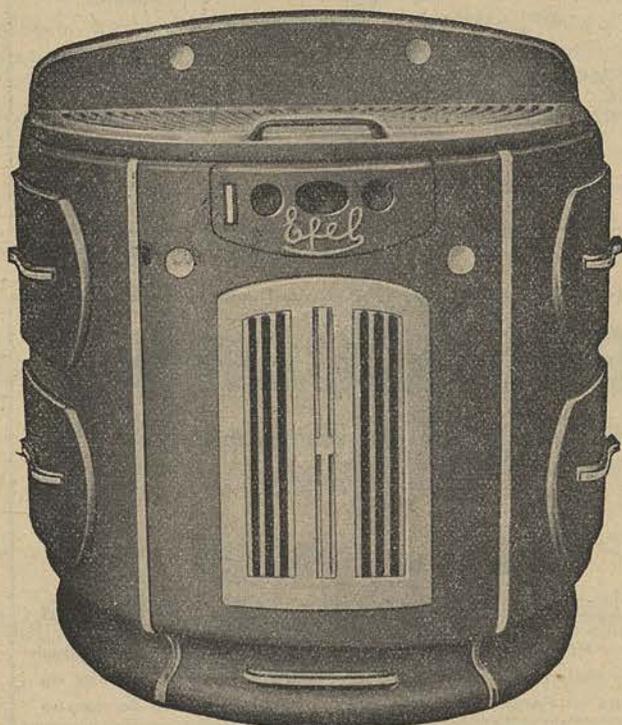
Poêles brevetés BRIALMONT en 4 types.
Très grande économie de combustible.
Très grands générateurs de chaleur.
Rouleaux de tennis en 6 types.
Rouleaux de campagne de tous types à traction chevaline et tracteur.
Fontes spéciales pour moteurs Diesel.
Fonte résistante au feu, fonte pour la mécanique en général, au chrome, nickel, acier.
DEMANDEZ MES RÉFÉRENCES.

Une réalisation merveilleuse des **FONDERIES DU LION**

FRASNES-LEZ-COUVIN

Cuisiner — Rôtir — Chauffer avec 30 % d'économie garantie

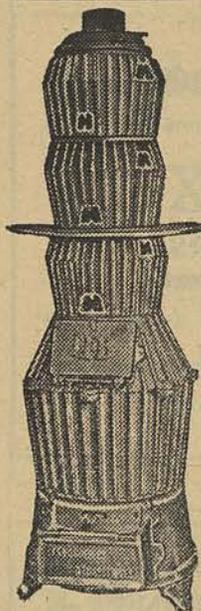
Tous ces poêles peuvent brûler à feu continu



Poêles Parisiens
Poêles Flamands
Poêles Crapauds
Poêles Triangulaires
Cuisinières
Poêles Buffet
Foyers
Dressoirs



Brûlent n'importe quel charbon gras ou maigre



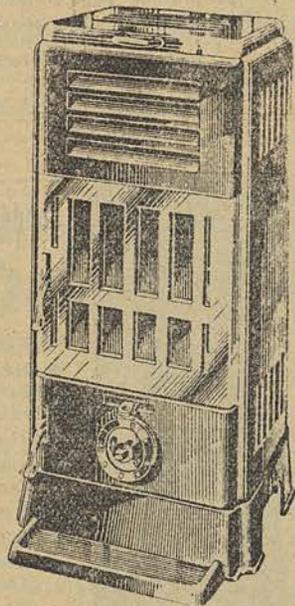
Poêles spécialement conçus pour le chauffage rationnel et économique des églises, écoles, salles de réunion, pensionnats, etc.



Les poêles **GRANUM** brûlent les petits anthracites de 10/20 avec le maximum de rendement.



Poêles,
Foyers,
Cuisinières.



FOBRUX 236



Les Fonderies
Bruxelloises, s.a.
HAREN-lez-BRUXELLES

GRANUM 1668

LA CROIX BLANCHE

ANTIDOULEUR
UNE SYNERGIE ANALGESIQUE - FEBRIFUGE - TONIQUE

MAUX DE TÊTE ET DE DENTS - NEURALGIES - DOULEURS PERIODIQUES - SURMENAGE - GRIPPE - DOULEURS RHUMATISMALES

L'efficacité toute spéciale de l'antidouleur "LA CROIX BLANCHE", trouve sa source dans la "synergie des composants", c'est-à-dire l'exaltation des propriétés particulières de chacun des ingrédients par leur association mutuelle. Grâce à elle chacun d'eux apporte à l'ensemble son efficacité propre et pleine tout en n'y figurant qu'en dose très réduite d'où toxicité nulle, tolérance parfaite, absence de toute réaction secondaire désagréable. Les calmants exercent souvent un effet dépressif sur le système nerveux et circulatoire, et provoquent de la fatigue ou de la som-

nolence. Cela n'est pas le cas pour l'antidouleur "LA CROIX BLANCHE", qui compte aussi parmi ses ingrédients un élément tonifiant, dont la présence a pour effet d'annihiler l'influence déprimante des éléments calmants de l'ensemble.

L'antidouleur "LA CROIX BLANCHE", a maintenant plus de 35 ans d'existence. Grâce à ses qualités réelles il a su conquérir la confiance des malades et s'imposer dans la majeure partie du monde civilisé. Quiconque en a fait l'essai, continue à en faire son calmant favori.



C'EST UN PRODUIT BELGE
LABORATOIRES PHARMACEUTIQUES TUIPENS ST NICOLAS-WAES
DANS TOUTES PHARMACIES



Un baptême chic est toujours signé **NEUHAUS**

Présentation et qualité incomparables

23-25-27, Galerie de la Reine, Bruxelles - Téléphone 12.83.59

Fruits Maison de gros Conserves

J. P. MUNAR

13, place de l'Ancien Canal, ANVERS

Tél. 223.55
Tél. 342.53

Registre du commerce
N° 1551

C. C. Postaux
1329.87

Adr. télégr. : Munar-Anvers

TOUS FRUITS FRAIS : ORANGES, CITRONS, POMMES, BANANES, PAMPLEMOUSSES, RAISINS FRAIS, etc. — TOUS FRUITS SECS. — CONSERVES DE FRUITS ET DE POISSONS.

Prix courant sur demande. Expédition dans toute la Belgique.

Géo COENS

13, rue Chapelle de Grâce, ANVERS

Tél. : 209.58-349. 9

Télégr. : STEAROIL

HUILES et GRAISSES

animales et végétales comestibles

Oleo Oil — Premier Jus — Oleostéarine — Arachides — Soya — Coco — Palmiste — Sésame — Hydrogénées — Farines de viande et os — Farines de poissons — Huiles de foie de morue médicinale et vétérinaire.

Jos. FIERENS

Kloosterstraat, 1

ANTWERPEN

Ruwe koffie
Rijst
Meelwaren
Specerijen

Rechtstreeksche invoer

Cafés crus
Riz

Féculents
Épices

Importation directe
Meilleures conditions

BUVEZ DU LAIT



POUR LES

ÉCOLES

BOUTEILLES EN CARTON PARAFFINÉ

SEALCONE

du litre, 1/2 litre, 1/4 litre
et 1/6 litre

FABRIQUÉES EN BELGIQUE

SAIN ÉCONOMIQUE

SEALCONE S. P. R. L.

75. avenue Georges Rodenbach,
SCHAERBEEK-BRUXELLES - Tél. 15.28.56

Cafés crus

WUYTS & INSTALLÉ

IMPORTATION
EXPORTATION
CONSIGNATION

Retraitement des Cafés du Congo

Rue des Aveugles, 20, ANVERS

Téléphone :
378.65 (4 lignes)

Reg. Com. :
Anvers 62

Adresse télégr. :
WINSTALLE

BON AROME

MAZA

Cafés extras

V^o JEAN WELTER & Fils

Usines et Bureaux :

155-159, rue de Plainevaux — SERAING

Tél. Liège 302.11

LA BLANCHISSERIE NATIONALE

ÉTABLISSEMENT MODÈLE

90, avenue Adolphe Buyl — IXELLES

Téléphone : 48.95.39

Vastes installations pour blanchissage de tous linges
Blanchissage à l'air sur pelouse pour linges de corps
— Département spécial pour linge de famille —
Service journalier pour linges d'Hôtels, Restaurants
— Coiffeurs, Instituts, Pensionnats, etc. —

Albert DE WINTER

38, Longue rue Sainte-Anne — ANVERS

Téléphone : 289.26

Adr. télégr. : Winterbert

Cafés Crus

IMPORTATION
DES PAYS D'ORIGINE

NOTAMMENT

du Brésil, de Haïti, de Java,
du Congo belge, des Indes orientales

Les Établissements

Paul THIWISSEN, S. A.

13, rue Ste-Véronique, LIÈGE

Téléphone 168.96

se recommandent tout spécialement aux Missions
pour la fourniture

d'ouate, gaze, bandes et tous objets de pansements

CATALOGUE SUR DEMANDE

Confiturerie Nationale Belge

USINE A VAPEUR

Léon HORLAIT

Braine-le-Comte

Tél. : Braine-le-Comte n° 21 Reg. du Commerce : Mons 1157

Confitures de première qualité et de qualité courante
pour pensionnats et missions

Emballages hermétiques et stérilisés pour pays chauds

CHARBONNAGES DE

Gosson-La Haye & Horloz Réunis

S. A. A TILLEUR LEZ-LIÈGE



Charbons de première qualité — O. B. C. pour usages domestiques et industriels

Si vous ne traitez pas directement avec notre Société

EXIGEZ de vos fournisseurs les
ANTHRACITES-GOSSON
qui vous donneront la plus complète satisfaction

Téléphone : Liège 30860 (2 lignes) - Livraisons rapides et soignées

AGENCE DE CHARBONNAGES

ANTHRACITES

Spécialité pour Chauffage Central

CHARBONS - COKES - BRIQUETTES

TÉLÉPHONE

1236

G. Mayan - Malevé
Namur, 46, rue Henri Lemaitre

CHARBONS DE TOUTES PROVENANCES

COMPTOIR DES CHARBONS

Société de personnes à responsabilité limitée

58, rue de Stembert, 58, VERVIERS

Téléphones : 135,50 - 147,98 - 107,42

Compte Chèq. Postaux : 271486 O. B. C. : 9611 Registre du Commerce : 9704

GROS COKES-BRIQUETTES DÉTAIL

Franco gare par wagon dans toute la Belgique

SOCIÉTÉ ANONYME DES

Charbonnages de Bonne-Fin

Rue de Hesbaye, 8, LIÈGE

Tél. : 110.46-243.73

Adr. télégr. : Charbonnages Bonne-Fin, Liège. C. C. P. : 48.340

CHARBONS

Anthracites — Industriels et domestiques pour tous usages

Houilles et Gailletteries — Gailletins 50/80 mm. — Têtes de moineaux lavées. — Braisettes lavées 20/30 mm. — Braisettes lavées 10/20 mm. Grains lavés 6/10 mm. — Fines lavées 0/6 mm. — Criblé — Tout-venant Menu graineux.

Charbons anthracites de première qualité pour feux continus et chauffage central.

Grains 6/10 spéolaux pour chauffage central.

Depuis 1876

ON ACHÈTE

LES FINS CAFÉS

TORRÉFIÉS

« AROME RÉPUTÉ DES FLANDRES »

CHEZ :

J. VAN DEN BERGHE

ROULERS, 11, rue du Nord Tél. : 472

TOUS LES CHARBONS

des meilleures mines belges

ANTHRACITES - COKES - BRIQUETTES

JEAN MEEUS

15, Courte rue des Claires — ANVERS

Tél. 223.05

VINS des COTEAUX de l'HARRACH

des RR. PP. Missionnaires d'Afrique

(Pères Blancs)

Spécialité de vins de messe et de dessert

Dépositaire :

Edw. Moortgat-Meeus

33, rue d'Hanswyck, 33, MALINES

Tél. 281

O. Chèq 173.03

Maison connue pour ses vins vieux de toute origine

MACHINES A COUDRE

ANKER

Prix avantageux

Meilleure qualité

Nombreuses références de couvents, pensionnats et communautés religieuses. — Prix spéciaux. — Leçons gratuites de couture et de broderie

J. VERHAEGHE 88, rue Saint-Georges
Tél. 136.63 GAND

Banque Dubois

Société Anonyme

41, rue de l'Université, 41, à LIÈGE

Maison fondée en 1778

Capital : Frs 25.000.000

Réserves : Frs 9.000.000

Registre du Commerce de Liège : n° 236

Téléphone : N° 129.10 (5 lignes)

Adresse télégraphique :
Banque Dubois, Liège



TOUTES OPÉRATIONS
— DE BANQUE —

NOUVELLE GALERIE
DE COFFRES - FORTS

Apprenez
les langues vivantes

à

L'Ecole Berlitz

Leçons particulières et cours collectifs

20, Place Sainte-Gudule, Bruxelles

Fabrication et Négoce de Tissus en tous genres

Etienne Van Oost

précédemment Etienne et Jean VAN OOST

Maison fondée en 1865

Béverlaai, 18

COURTRAI

Chèques postaux : 372.543. — Téléphone : 63.

Gerges, voiles, camelots, draps, cotons divers, toiles, laines à tricoter, etc. — Tissus pour processions. — Spécialité d'articles pour communautés religieuses et pour confections.

Sur référence de la présente annonce, il sera accordé un escompte de 2 % sur les commandes.



Pluie, rhumes ?

Pourquoi désormais les
craindre, puisque les

Poudres Merveilleuses de la
CROIX ROSE

de la PHARMACIE DEPOORTERE St.-Nicolas-Waes

vous défendent et calment instantanément
maux de tête, toux et grippe !...

8 poudres 4 fr.
25 " 10 fr.

En vente dans toutes les
pharmacies ou directe-
ment à l'adresse indiquée.



ESSAYEZ-EN UNE. VOUS N'EN VOUDREZ PLUS D'AUTRES

Toutes préparations médicales
Toutes spécialités

Pharmacie R. LEFEBVRE

12, Rue des Clairisses, 12

TOURNAI

Téléphone 100.78

Pansements et Accessoires

PHARMACIE

A. De Pannemaeker

Maison fondée en 1878

GAND, rue de Bruges, 28-30, Burgstraat, GENT
Téléphones : 178.54 et 178.14.

Spécialités en gros

Dépôts et Monopoles

Produits chimiques et cachets. — Tous sérums. — Tous vaccins,
Ampoules à tous médicaments. — Accessoires,

Comptoir de

SPÉCIALITÉS PHARMACEUTIQUES

PRODUITS chimiques purs pour Laboratoires
pharmaceutiques pour infirmeries

Boîtes de secours pour Entrepreneurs et Industriels. —

Parfumerie — Articles sanitaires — Herboristerie

◆◆◆

PHARMACIE du NORD

Pharmacie : M^{me} HOFMANS

RUE MAGHIN, 11

LIÈGE

Téléphone 233.26

Journal

**Raffinerie
Tirlemontoise
Tirlemont**



**Exigez le Sucre
scié-rangé
en boîtes de 1 kilo**

Mon Charbon

Chaussée de Gand, 349
BRUXELLES
Tél. : 26.49.26 (7 lignes)

•
**LE DISTRIBUTEUR
CONSCIENCIEUX**

•
**LA LIVRAISON
LA PLUS RAPIDE**

•
**LE PERSONNEL
LE PLUS CORRECT**

•
TOUS LES COMBUSTIBLES
DOMESTIQUES & INDUSTRIELS

La seule occultation rationnelle

ALERTEX

agrée par le Commissariat de la Protection Aérienne Passive



Avant tout ordre, prière de visiter notre usine occultée

Rue Puccini, 66, Bruxelles — Tél. 21.50.68